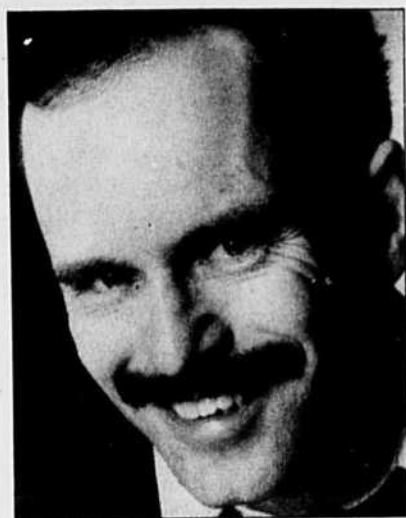


LE PRIX ROBERT-CLICHE 1989

**Jean-Alain Tremblay  
et les étoiles filantes**

FRANCE LAFUSTE

D U VILLAGE de Saint-Étienne, dans le Saguenay, disparu il y a 90 ans, il ne reste que des vestiges. Plus de traces non plus de la *Price Brothers' and Company* et de sa scierie détruite par un incendie. Mais en visitant un jour ces lieux dévastés accompagné d'un guide, Jean-Alain Tremblay sentait comme une présence. Comme si quelqu'un avait été oublié. Le personnage de Laura, fille d'ouvrier dont le seul crime fut d'aimer Brian Caldwell, fils d'un dirigeant de la compagnie, prenait corps et personnalité. Il la ferait naître pendant la nuit, un 10 août quand le ciel est constellé d'étoiles filantes. À ce premier roman, Jean-Alain Tremblay donnait un titre symbolique, *La nuit des perséides*.



Jean-Alain Tremblay

Jean-Alain Tremblay a le regard bleu franc et le bagout de qui n'a rien à cacher. Il se prête au jeu des questions-réponses avec un naturel désarmant. Décidément le p'tit gars du Lac Saint-Jean, ne se laisse pas émouvoir par le prix Robert-Cliche qui vient de lui être décerné. Son professeur de secondaire à Alma ne se

siècle dernier autour de la scierie de la *Price Brothers*. Je découvrirai en même temps les rapports de force entre les ouvriers catholiques, les patrons protestants et tout puissants et l'église au service de la compagnie.

C'est dans ce contexte que s'est imposé le personnage de la fière et plantureuse Laura délaissée par le riche Brian Caldwell. Mais s'apitoyer sur son sort serait mal comprendre la démarche de Jean-Alain Tremblay : « Son destin tragique n'est qu'un moment dans une longue démarche sociale. Les étoiles filantes que le père Salomon montre à sa fille Philomène un 10 août ne sont-elles pas porteuses d'espoir ? » Cette démarche, le nouveau romancier désire la poursuivre dans un prochain roman où la soeur cadette, forte de l'expérience et des erreurs de sa soeur, reprendra le flambeau. En

somme après la naissance du mouvement ouvrier de la toute fin du 19e siècle, à l'ombre de la *Price Brothers* de Saint-Étienne, il y aura celle du mouvement syndical quinze ans plus tard, à Chicoutimi. « Chicoutimi, dit le romancier, était vers les années 1910-1915, un des plus gros centres industriels du Québec et le berceau du syndicalisme

**Moi, je m'en souviens**

« Voici un livre que je n'avais pas envie de faire et que j'ai écrit sans plaisir. Certains diront que cela se sent ». C'est ce qu'avoue Pierre Bourgault en introduction à son livre *Moi, je m'en souviens*, publié chez Stanké. En conclusion, l'auteur rappelle que le peuple québécois a envie d'exister, et que l'usage du mot *disparaitre* est réservé aux prophètes de malheur.



PIERRE BOURGAULT

Il me semble qu'il y a 20 ans de cela tant la mémoire se refuse à se rappeler des événements aussi douloureux. Et pourtant, c'était hier.

La rage d'un homme déterminé à détruire complètement l'instrument qui l'avait porté au pouvoir mais n'était plus que le reflet de ses défaites personnelles !

Qu'est-ce qu'on fait quand on a tout perdu ? On se suicide ou on devient fou. René Lévesque ne s'est pas suicidé.

J'ose le dire : je crois très sincèrement qu'il a momentanément perdu la tête. Comment expliquer autrement cet acharnement viscéral à détruire son parti, à le vider de toute substance, à ne laisser derrière lui que des ruines ?

Je pense qu'il est moins méchant de croire qu'il a momentanément perdu la tête.

Quoi qu'il en soit, la suite des événements fut à proprement parler tragique.

Lévesque, cette fois, était allé trop loin. Même les plus fidèles, les plus loyaux, voire les plus masochistes de ses alliés, n'en pouvaient

plus. Plusieurs députés démissionnèrent et devinrent indépendants.

Sept ministres démissionnèrent, et non des moindres : Jacques Parizeau, Jacques Léonard, Camille Laurin, Denis Lazure, Denise Leblanc-Bantey, Louise Harel et Gilbert Paquette.

Un véritable tremblement de terre secouait non seulement le Parti québécois mais tout le Québec. Tout l'IMAGINAIRE du Québec. Tous les rêves du Québec. Tous les espoirs du Québec. Un tremblement de terre provoqué de main d'homme, dans la rage d'en finir, dans l'illusion de la soumission éternelle de ses fidèles.

Il fallait que les choses soient drôlement pourries pour en arriver là.

On a dit que Lévesque n'avait pas prévu l'ampleur du désastre, qu'il a cru jusqu'à la dernière minute au ralliement de la troupe, qu'il ne voulait que ramener le train dans la bonne direction.

Que n'a-t-on pas dit ? La vérité, c'est que ce jour-là, René Lévesque a tué son parti. On parlait de son départ ? Soit. Mais il ne partirait pas sans avoir tout détruit sur son passage. Politique de la terre brûlée.

At-il fait cela consciemment ? J'aime mieux penser que non.

La vérité nous oblige tout de même à dire que c'est exactement ce qu'il a fait.

Le plus bel instrument politique jamais créé au Québec (et René Lévesque était grandement responsable de cette éminente réussite) se retrouvait gisant par terre, exsangue, déchiré, moribond, tragiquement atteint dans son

âme et dans ses organes les plus vitaux.

Oui, quelle tragédie ! Tout cela était-il inévitable ? Oui, cela l'était et ne le fut pas.

Tout ce qui fut évitable et ne le fut pas. Une seule chose était désormais inévitable : il fallait qu'il parte. On le pressait de toute part et plus on le pressait plus il résistait. Il se croyait encore utile, mais utile à quoi ?

De moins en moins nombreux étaient ceux qui voulaient le convaincre de rester.

Cependant, il semble bien que certains aient un peu beaucoup poussé à la roue. Encore là, il ne m'appartient pas de révéler ce que je ne connais que par ouï-dire.

Toujours est-il qu'il est enfin parti. Trop tard, diront certains.

Beaucoup trop tard, dis-je effrontément.

Épiloguer sur le sujet ? À quoi bon ?

On peut quand même rappeler qu'il a laissé à son successeur, Pierre Marc Johnson, un parti complètement défait, divisé contre lui-même, enfoncé dans l'équivoque et vidé de ses forces les plus vives.

On peut rappeler qu'il ne lui a laissé que l'ombre de ce que le Parti québécois avait été et que c'est lui-même qui l'avait vidé, année après année, de ces dizaines de milliers de personnes qui n'auraient eu que le défaut de trop croire en lui.

On peut aussi rappeler que, contrairement à ce qu'on a dit, ce n'est pas Pierre Marc Johnson qui a transformé le Parti québécois en parti plus ou moins fédéraliste. René Lévesque lui-même a fait la *job*, la sale *job*, bien avant lui.

MOI, JE M'EN SOUVIENS.

**Gilles Marcotte  
n'a que l'exigence de l'écriture**

GUY FERLAND

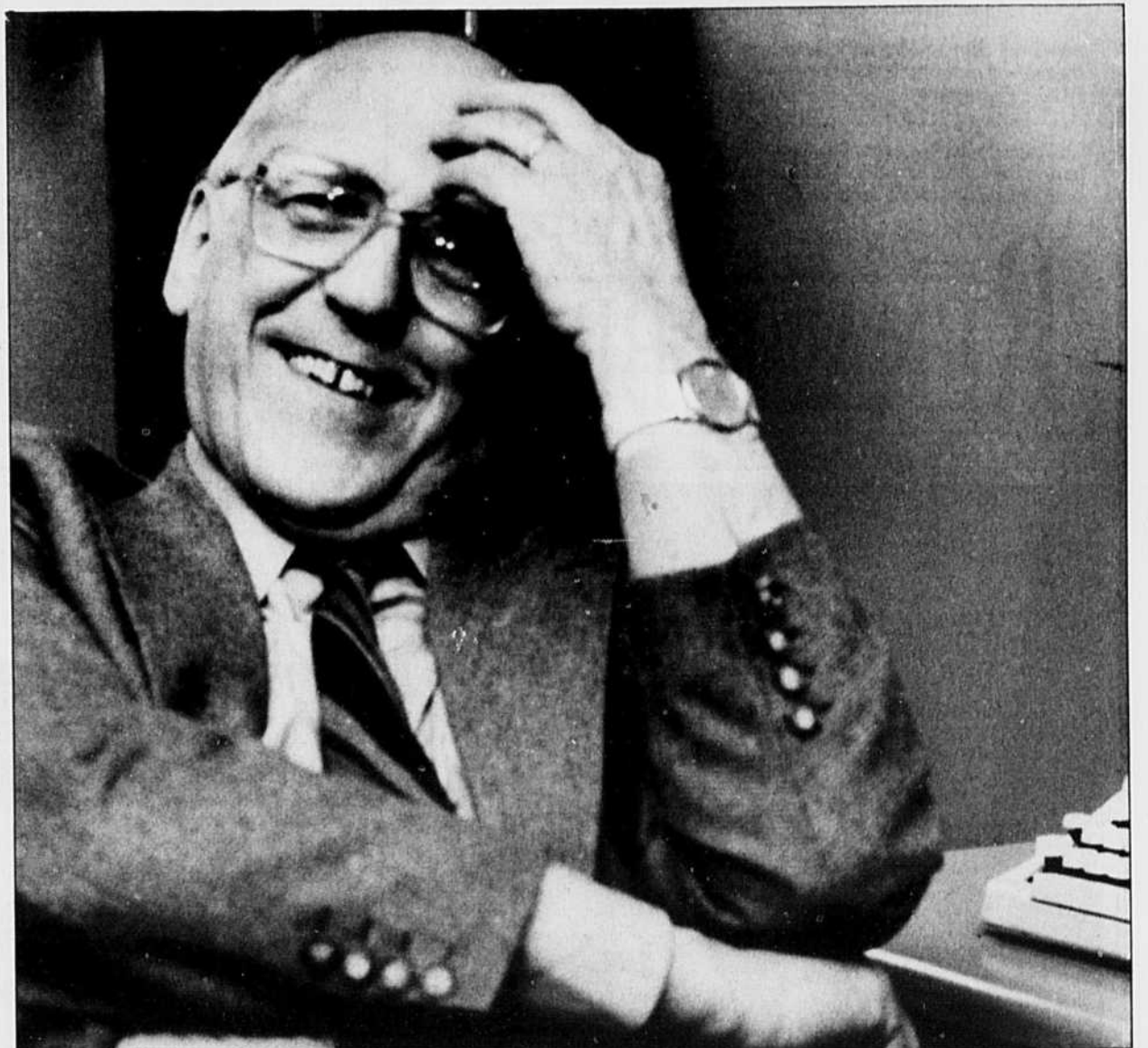
GILLES MARCOTTE est professeur de littérature à l'Université de Montréal, critique littéraire à *L'Actualité*, historien de la littérature québécoise et écrivain. C'est peu de dire que son nom, dans le milieu littéraire, impose le respect.

Son dernier livre, *Littérature et circonstances*, publié aux éditions de l'Hexagone, et qui rassemble des études sur la littérature québécoise, touchera les mordus de ce domaine par sa finesse d'analyse et les autres par les qualités de son style.

Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on rencontre Gilles Marcotte, c'est la modestie et la sérénité qui se dégagent de sa personne. L'homme s'exprime simplement, sans fioriture universitaire, sur le ton de la conversation avec un ami. Passionné de littérature, ses yeux s'illuminent encore lorsqu'il parle des livres qui l'ont marqué et il devient alors intarissable. « Je suis un lecteur enthousiaste, plein de respect pour les écrivains, dit-il. L'avantage en littérature, c'est que c'est sans fin. Je ne lirai pas le dixième de ce que je voudrais lire. »

Cet amour des livres conduit toute la démarche du critique. Ce dernier accorde le plus de chance possible aux auteurs. « Je ne suis exigeant, explique-t-il, que par rapport à l'écriture. Je n'aime pas les livres mal écrits. »

Cette exigence découle de la formation de Gilles Marcotte. « J'ai d'abord été journaliste, rappelle-t-il, à *La Tribune* de Sherbrooke. J'ai eu une très bonne formation parce que le correcteur, le poète Alfred Desrochers, ne laissait rien passer. Je faisais de tout. De la page des sports à la critique de films, de concerts, de livres, etc. Je peux ainsi dire que je suis journaliste de formation. J'ai été journaliste au DEVOIR jusqu'à la grève de 58 avant d'entrer à Radio-Canada. Après ces expériences, j'ai fait de la recherche et de la réalisation à l'Office national du film, avant d'aller à *La Presse*, comme critique littéraire, jusqu'au départ de Gérard Pelletier. Je suis devenu professeur de littérature à l'Université de Montréal par la suite, en 1969 à 44 ans, ce



Gilles Marcotte

qui est tard pour une carrière universitaire.

C'est peut-être ce retard qui a donné la maturité nécessaire à Gilles Marcotte pour aborder la littérature québécoise de façon saine. À cet égard, *Littérature et circonstances* offre un large éventail de talents du critique. La première partie traite de problèmes généraux de la littérature québécoise, tandis que la seconde présente des commentaires fouillés d'oeuvres d'écrivains importants.

« La littérature québécoise ne

cesse pas de m'étonner, s'exclame Gilles Marcotte. Il se produit ici un phénomène unique au monde. Une petite littérature a conquis son autonomie institutionnelle avant ses lettres de noblesse, pourrait-on dire. Au Québec, on a tous les moyens institutionnels d'une grande littérature. On a ici une édition extrêmement puissante, on a une critique active autour des oeuvres québécoises, on a des prix littéraires en abondance et la littérature québécoise est entrée massivement dans l'enseignement. Les Belges nous envient ! Mais cela

entraîne parfois un certain laxisme ; il nous arrive de gonfler certaines choses qui, dans d'autres circonstances, n'auraient pas la même importance. »

Cette réserve étant posée, Gilles Marcotte considère le phénomène fascinant en lui-même. « S'il n'y avait pas eu d'institution littéraire, l'oeuvre de Ferron n'aurait jamais existé. Mais l'insistance qu'on met à parler de littérature nationale, ici, la dessert puisqu'on la traite ainsi comme une littérature mineure. On ne par-

Voir page D - 6 : Gilles Marcotte

**Lettres québécoises**

Jean-Robert Sansfaçon se montre d'une remarquable habileté dans son dernier roman, *L'eau dans l'encrier*. Il sait raconter une histoire attachante et palpitante. Page D - 3

**Le feuilleton**

À 75 ans, Béatrix Beck se souvient de tout, particulièrement de son enfance, écrit Lisette Morin. Page D - 5

**Lettres étrangères**

Jean-Marie Chauvrier, l'auteur de *URSS, une société en mouvement*, a vécu en URSS et les opinions qu'il émet sont largement étouffées par des exemples concrets, écrit Alice Parizeau. Page D - 5

**Le plaisir des mots**

Les anglicismes ne sont pas l'apanage des Québécois seulement, on s'en doutait un peu. Page D - 6



Hiro Hito, l'empereur ambigu  
Edward Behr  
528 pages - 29,95 \$

En vente chez votre libraire

Après l'immense succès de «Pu Yi, le dernier empereur»  
**«Hiro Hito, l'empereur ambigu» par Edward Behr**

«Fascinant portrait d'un maître masque.»  
**L'Express**

«Documents à l'appui, Edward Behr démontre que l'empereur ne fut pas le pacifiste impuissant qu'on a décrit complaisamment.»  
**Le Monde**

«Empereur ambigu», sous-titre l'auteur. Il l'est moins quand on a lu son livre.»  
**Le Point**



ÉDITIONS  
ROBERT LAFFONT

# Le plaisir des Livres

## LA VIE LITTÉRAIRE

**GUY FERLAND**

**Un prix prestigieux à Jean Provencher**

Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent de Jean Provencher, publiées par les éditions du Boréal l'automne dernier en un volume richement illustré, vient de remporter le prix littéraire français Eugène LeRoy remis par le ministère de l'Agriculture et de la Forêt en France.

Ce prix vise à récompenser un écrivain français ou francophone pour une oeuvre inspirée par les réalités du monde rural et agricole qui

présente des qualités littéraires ou iconographiques remarquables. Il est assorti d'une bourse de 20,000 FF (\$5 000).

Benoite Groult, Georges-Emmanuel Clancier, Pierre-Jakez Hélias, Paul Guimard, Henri Gougaud et Yann Queffelec faisaient notamment partis du jury.

Né à Trois-Rivières en 1943, l'historien Jean Provencher a fait ses études à l'Université Laval et à l'Institut des Hautes Études de l'Amérique latine de Paris. Il agit maintenant comme consultant auprès de divers organismes publics et privés, en plus de se consacrer à l'écriture.

### Prix Canada-Australie

L'ÉCRIVAINNE australienne Elizabeth Jolley a remporté le Prix littéraire Canada-Australie pour 1988. Ce prix, remis annuellement par le ministère des Affaires extérieures, le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des Arts de l'Australie, est assorti d'une bourse de \$ 3 000 et d'un voyage au Canada pour les lauréats australiens. Cette année, les noms de six écrivains australiens avaient été soumis à un comité de sélection du Conseil des Arts du Canada. Le prix littéraire Canada-Australie est décerné alternativement à un écrivain canadien et à un écrivain australien, de langue anglaise, pour l'ensemble de leur oeuvre, dans le but de faire connaître la littérature canadienne en Australie et la littérature australienne au Canada. Il est administré par le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des Arts de l'Australie.



**Pierre Tisseyre**

**Pierre Tisseyre a 84 ans**

LE DEVOIR souhaite longue vie à Pierre Tisseyre, président-fondateur des éditions Pierre Tisseyre, qui a célébré son 84e anniversaire de naissance le 5 mai dernier.

### Rencontre

À L'ÉTERNELLE et vacillante Place aux poètes, qui se tient toujours à La Folie du large (1021, rue Bleury) mercredi à 21 h, la poète animante et aimante Janou Saint-Denis reçoit chaleureusement Louise de Gonzague Pelletier.

### Manuscrits recherchés

GILLES Darmagnac est journaliste et responsable de l'association culturelle, Groupe Art-phare, qui a découvert Alina Reyes, auteur du *Boucher*. Le but du groupe est toujours de découvrir chaque année un manuscrit inédit et de le faire éditer. Pour participer à ce concours littéraire ou pour obtenir les règlements complets, adressez-vous à Groupe Art-phare, A 02 Résidence Paul-Eluard, 33130 Bègle-Bordeau, tél. : 56-496-511.

### Les Grands prix du Journal de Montréal

LA PÉRIODE d'inscription aux grands prix du *Journal de Montréal* est ouverte. Les éditeurs et/ou les auteurs ont jusqu'au 10 juin pour déposer les six exemplaires requis des oeuvres soumises. Les grands prix du *Journal de Montréal* couronnent chaque automne une oeuvre poétique, une oeuvre en prose et une oeuvre dramatique. Une bourse de \$1,500 est remise au lauréat ou à la lauréate de chaque catégorie. Les candidats et les candidates doivent avoir obligatoirement fait paraître au moins trois oeuvres de créations littéraires. Le jury des Grands prix est composé de cinq personnes nommés par le *Journal de Montréal*: trois membres de la salle de rédaction et deux écrivains. Pour toutes informations supplémentaires, contactez l'Union des écrivains québécois au (514) 526-6653.

### Fin de printemps littéraire

VLB ÉDITEUR célèbre la fin du printemps littéraire au bar Le Saint-Sulpice demain après-midi entre 14 h et 17 h. On profite de l'occasion pour souligner la publication des ouvrages suivants : *L'ange de la solitude* de Marie-Claire Blais; *Le libre-échange par défaut* de Dorval Brunelle et Christian Deblock; *La femme d'intérieur*, suivie de *Une femme à la fenêtre* de Robert Claing; *Les talons cubains* de Lise Daoust; *Graffiti et la loi 101* de Jeanne Demers; José Lambert et Line Mc Murray; *L'instinct freudien* de Gilles Dupuis; Mona Gauthier Cano et Robert Richard; *L'empreinte* de Danielle Fournier; *Toute écriture est amour* de Madeleine Gagnon; *Népal: l'échappée belle* de Denis Hébert et Pauline Julien; *Pouvoir, justice et non-mépris* de Gilles Lane; *La peau de l'autre* de Louis-Dominique Lavigne et Leonie Ossowski; *La guerre des langues dans l'affichage* de Jacques Leclerc; *La terminerie* de Madeleine Ouellette-Michalska; *La rupture des eaux* de Maryse Pelletier et Remous à l'Institut d'André Smith.



**Jean Provencher**

## LES BEST-SELLERS

### Fiction et biographies

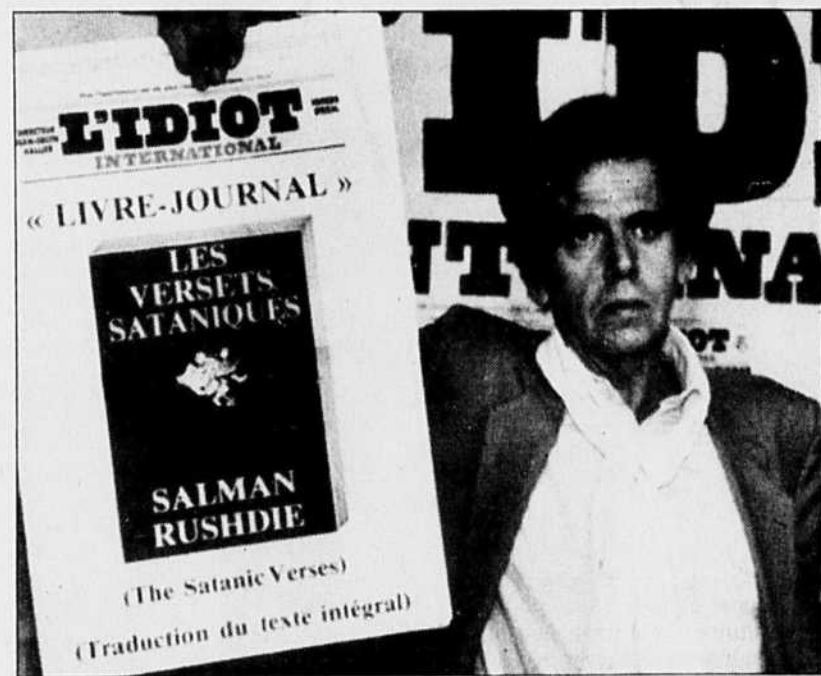
1 Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec/Amérique	(1)*
2 Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(2)
3 Drakkar	Paul Ohl	Québec/Amérique	(4)
4 L'homme qui plantait des arbres	Jean Giono	Gallimard/Lacombe	(3)
5 2061 Odyssée III	A.C. Clarke	Albin-Michel	(7)
6 La vérité sur Lorin Jones	Alison Lurie	Rivages	(5)
7 La Nuit des persides	Jean-Alain Tremblay	Quinze	(-)
8 La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir	(10)
9 Prélude à Fondation	Isaac Asimov	Libre/Expression	(-)
10 Maudits sauvages	Bernard Clavel	Albin Michel	(6)

### Ouvrages généraux

1 Douces Colères	Gil Courtemanche	VLB	(1)
2 Père manquant, fils manqué	Guy Corneau	Éditions de l'Homme	(3)
3 Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. St-Laurent	Robert Laffont	(2)
4 Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(5)
5 Une brève histoire du temps	Stephen Hawking	Flammarion	(4)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté; Chicoutimi : Les Bouquinières; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

\* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente



Jean-Edern Hallier tient le prochain numéro de son hebdomadaire *L'Idiot International* dans lequel il reproduira la version intégrale des *Versets sataniques*.

## Sur Alex : Décalage

*Décalage* prend forme. Trois interventions ont été retenues encore cette semaine. En gras les premières phrases du « roman », en italique les toutes récentes interventions, chacune signée du pseudonyme de leur auteur.

« Je lui disais toujours : il n'y a que toi qui sais si c'est bon pour toi. » Le ciel étoilé au-dessus de nous et la voix du dedans... Un téléphone dans la nuit à trois heures. Laconique. « Je l'ai eu... avec le décalage horaire, il devait être...

... minuit à Paris... Sur les bords de la Seine, le Doc marchait d'un pas alerte... Pourquoi la Salamandre lui avait-il téléphoné ? « Allo ! Je t'attendrai près du canal Saint-Denis... »

Et pourquoi à pied ? On savait pourtant que sa vieille blessure à la hanche le faisait souffrir en diable dès qu'il avait parcouru plus de 500 mètres.

Sur une simple phrase, il accourait. Il laissait derrière lui ses douleurs et ses cogitations. Un appel de la Salamandre, ce vieux compagnon qu'il croyait disparu...

... pour toujours. La Salamandre, le Doc et la Devine formaient le meilleur trio de la section. Chacun avait sa spécialité : le Doc et ses petites inventions électroniques qui effaçait même le souvenir.

La Devine, sans pareil pour lire les indices le plus tenus et résoudre les énigmes les plus tordues, la Salamandre, pour organiser les coups les plus fumants. Quelle équipe enfin réunie...

La Devine pratiquait la communication à distance et le grand monde. Sa passion : une collection de papillons, son butin préféré : le morpho cypris de Colombie, d'un bleu si... céleste

A eux trois ils valaient bien une section complète du FBI... Leur efficacité compliquée en faisait le trio le plus redouté des services de contre-espionnage. Minuit trente, il était déjà en retard quand...

ÉLECTRON

un lugubre personnage le hêla du fond d'un taxi crasseux arrêté près de là. Sans hésiter, le Doc se dirigea vers le sinistre véhicule. Il avait reconnu son vieil ami, une éternelle brute aux yeux...

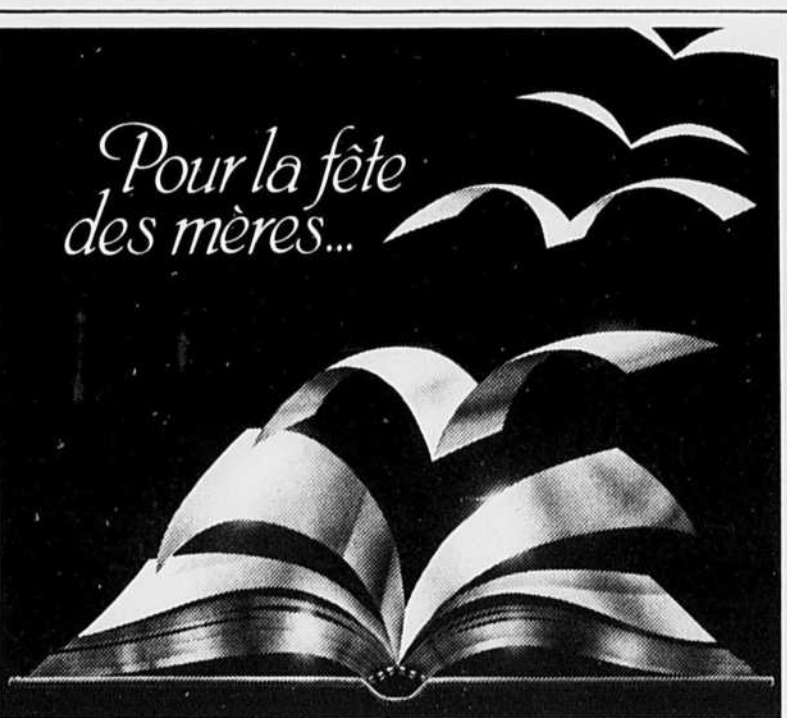
KAREOKA

sartriens. Son sourire fut interrompu à mi-chemin par une rafale de mitrailleuse. Il reconnut le son familier d'une Kalachnikov. Merde, se dit-il, le KGB ! Comment...

PHICHEL

Ce texte devient la propriété exclusive de *Delir*. Cette semaine, VERT a gagné un bon d'achat de \$ 35 chez Renaud-Bray. C'est La Télématique d'affaires qui assure le bon déroulement de *Delir*.

# LIBRAIRIE RENAUD-BRAY



Les librairies

## Flammarion Scorpion

4380 St-Denis 284-3688 Galeries d'Anjou 351-8763  
Carrefour Angrignon 365-4432 Galeries de Terrebonne 492-5688  
Centre Laval 688-5422 Mail Champlain 465-2242  
Place Montréal Trust (Niveau 1) 499-9675

## Un hommage à Jean Éthier-Blais

Jean Éthier-Blais tire sa révérence comme critique littéraire au DEVOIR après 28 années de fidélité. En ce siècle des choses provisoires, une telle assiduité attire le respect. Pourquoi avoir duré si longtemps ?

La continuité de Jean Éthier-Blais tient d'abord à la pérennité des livres. Voilà un critique qui croit aux livres, qui les aime, qui les accueille, comme des amis. Il les écoute, car les livres parlent. Il répond en glissant ici et là, après les anciens, les mots qui habillent les idées et battent la cadence des phrases, pour

que les vraies paroles ne s'envolent pas.

Aventurier des lettres, Éthier-Blais embarque sur un livre. Il traverse le livre comme on traverse la mer, en y discernant les ombres et les lumières. Il arrive toujours à bon port, celui des ambiguïtés de la condition humaine. Il traverse le livre pour atteindre tout l'homme.

Servi par sa vaste culture gréco-latine, ce lecteur invétéré s'intéresse d'abord à l'être humain qui se cache derrière chaque livre. C'est le plaisir de connaître les esprits qui fait sou-

vent le plaisir du critique. Paul Valéry écrivait dans ses *Cahiers* que pour expliquer un auteur et ses oeuvres, « il faut savoir sur elles et sur lui beaucoup plus qu'il n'en a su lui-même ».

Durant près de trois décennies, Jean Éthier-Blais a su garder l'enthousiasme pour les livres et leurs auteurs. Son choix de livres s'est toujours fait avec beaucoup d'ouverture. Relisons les titres de ses *Carnets* pour nous en convaincre.

Sensible aux idées de fraternité, de justice et de charité, il est l'un des

critiques littéraires québécois le plus disponible à la transcendance. Il est fasciné par la quête de sens en littérature. Son oeuvre de critique et de créateur révèle l'artiste et le saint qui se disputent l'emprise de son être, l'appel à passer de l'esthétique à la mystique.

Critique redouté, parce que libre, fin observateur de son temps, ses synthèses dans les *Carnets* furent parfois cinglantes. Mais le critique durait, ne voulant être fidèle qu'à lui-même. Comme le dit le proverbe, « Les chiens aboient, la caravane passe ». Son intelligence travaillait la blessure de l'être, d'où jaillissait souvent la tendresse. Sa critique partait du coeur et touchait l'intelligence. Il ne séparait pas ce qui était uni : l'amour et la raison.

L'incontournable critique va me manquer. Le *Plaisir des livres* du DEVOIR venait beaucoup du plaisir de lire. Un plaisir qui se manifestait parfois par l'achat du livre choisi, par l'écriture d'un texte, à la suite du sien. C'est ainsi que se crée des complications qui transcendent le provisoire, des « familles d'âmes », selon l'expression de Guy Brouillet, dans son dernier *Contrepoint*, « car nous sommes tous confiés les uns aux autres » (LE DEVOIR, 26 avril 1989, p. 9).

— Jacques Gauthier

## Sensualité, poésie, sarcasme, humour: Un vrai bonheur de lecture!

Geneviève Dormann  
**Le bal du dodo**



**Dormann**  
roman  
Albin Michel

Un lieu magique: l'île Maurice!

L'action s'y passe de nos jours. Ses personnages évoluent dans une société de plus en plus restreinte et dont on ne parle jamais: 4000 descendants des Français envoyés par le Roi au XVIII<sup>e</sup> siècle pour faire de cette île de France, alors déserte, l'escala la plus importante sur la route des Indes.

Le bal du dodo: Il a lieu tous les 31 décembre...

En vente chez votre fournisseur préféré

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

**DES LIVRES CHAUDS!**  
vlb éditeur  
LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRAIRE



**Gil Courtemanche**  
**DOUCES COLÈRES**

Une réflexion exigeante sur des questions d'actualité, comme la langue, la dénatalité, notre avenir politique et culturel, et le journalisme.

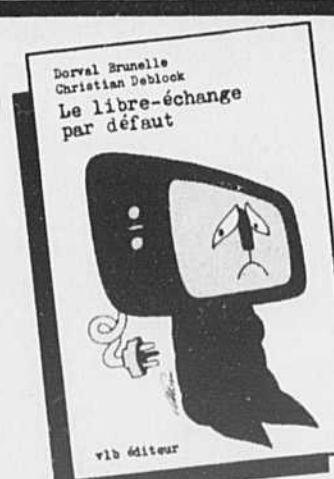
158 pages  
14,95 \$



**Jacques Leclerc**  
**LA GUERRE DES LANGUES DANS L'AFFICHAGE**

Un ouvrage d'information exceptionnel sur l'état de la langue d'affichage dans le monde entier: 77 pays et 181 États sont analysés.

420 pages  
22,95 \$



**Dorval Brunelle et Christian Deblock**  
**LE LIBRE-ÉCHANGE PAR DÉFAUT**

Une histoire des relations commerciales entre les États-Unis, le Canada et le Québec. Que l'on soit pour ou contre, il faut lire cet ouvrage bien documenté.

304 pages  
18,95 \$

**CARON LIBRAIRE**  
Desirons acheter livres «encore utiles»  
Tél.: 845-5698  
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE  
251 Ste-Catherine E.

**L** le plaisir des  
**Livres**

# Le mal de l'âme d'un honnête homme

**L'EAU DANS L'ENCRIER**  
Jean-Robert Sansfaçon  
Montréal, Quinze  
1989, 300 pages



Je me souviens avec plaisir de *Loft Story*, le premier roman de J.R. Sansfaçon, prix Robert-Cliche en 1986. Une histoire bien contemporaine. La trentaine à l'ère des lofts, l'état d'une certaine conscience d'époque décrit avec beaucoup d'humour, un désabusement de bon ton, une lucidité certaine. Ce qu'on appelle parfois de l'esprit. Une certaine légèreté cultivée, puisque, n'est-ce pas, dans la vie tout est grave et c'est pour ça qu'on en fait des romans. Il y avait un élément de thriller pour l'efficacité romanesque, c'était bien enlevé.

*L'eau dans l'encrier* est de la même encre non diluée, un portrait de génération. La quarantaine, cette fois. Simon Léger est journaliste au *Journal Financier* et c'est une enquête dans les milieux financiers qui entraîne le roman vers son fatal dénouement. Que je me garderai bien de révéler. Le romancier se montre d'une remarquable habileté, arrivant

à piquer l'intérêt du plus tiède lecteur pour cette histoire de manipulation de l'information dans les milieux financiers. On peut faire confiance sur ce point à l'auteur, lui-même journaliste à la section économie du DEVOIR.

C'est lentement qu'on s'attaque à Simon Léger par le biais de la structure particulière du roman qui confie épisodiquement la narration à trois personnages de son théâtre intime. Désarçonnants au début, ces changements d'angle subits confèrent au roman une résonance plus profonde.

Simon Léger a pratiqué son métier avec fougue mais le voilà atteint du « mal de l'âme ». C'est un homme prêt à débarquer qui se laisse tenter par le président d'une compagnie de plastiques qui veut louer ses compétences de journaliste pour rédiger le prospectus d'une nouvelle émission d'actions. Mais Léger est de cette sorte de journaliste qui ne peuvent rencontrer une pierre sans la retourner, comme s'il y avait toujours anguille. Le président de la CCP inc. est un ami de son rédacteur en chef et l'idée fait son chemin qu'un article de Léger arriverait à point pour favoriser l'achat de la nouvelle émission d'actions. Léger comprendra-t-il que son intégrité est démodée ?

Ce qui l'agite le plus, au fond, c'est le désarroi de sa vie affective. Il a été marié à Christiane. Ils étaient beaux, ils étaient de toutes les causes. Un an après la naissance de Julie, ils se sont séparés. Sa fille a

maintenant 19 ans. Elle veut partir en voyage avec un homme de deux fois son âge et pis encore, c'est un collègue de Simon au journal. Simon, ça le brûle. Avec Julie, la conversation porte à faux. L'auteur excelle, dans les dialogues, à mettre en évidence les glissements de sens des mots lancés. Ils s'aiment, ne savent pas se le dire, se le montrer. Il est parti un jour, même s'il ne l'a jamais abandonnée. Julie revient de son aventure, le cœur brisé. Simon, désarmé, décide d'accepter le voyage à Paris que la CCP lui offre, à titre gracieux, pour emmener Julie se réparer le cœur. Ce voyage à Paris est le haut moment du roman. Ça donne une description digne d'une anthologie, d'une visite au Père-Lachaise. Sur la tombe de Jim Morrison, le père et la fille franchissent le fossé des générations et découvrent le sentiment profond qui les unit. Ça n'empêchera pas Julie de le planter là pour partir en Bretagne avec des amis de son âge, pendant la plus grande partie du voyage. Simon en profitera pour retrouver Paris et ses souvenirs enfouis, et poursuivre son enquête du côté de la Société française des plastiques. L'information glanée lui met dans les mains une bombe à retardement.

À Paris, Simon se rend compte aussi que cette Renée qu'il aime, à qui il rend visite tous les week-ends dans cet endroit des Cantons de l'Est où elle pratique la médecine vétérinaire,

il voudrait s'en rapprocher, vivre avec elle. Pourtant, à la base de leur arrangement, il y avait cette indépendance de principe. Renée a des ambitions politiques et la menace d'un cancer du sein l'a raffermie dans sa conviction que toute promesse est une gageure perdue contre l'abandon.

Le quatrième versant de cette histoire, c'est l'ami Jim, le sculpteur. Il a choisi le beau risque en sachant bien que la vie d'artiste c'est pas facile et respecte l'ami Simon, qui croyait garder son idéal en embrassant la carrière.

Alternativement, Renée, Julie et Jim viennent relater leur version des choses. C'est à eux, à la fin, qu'il appartient de conclure, donnant au roman sa dimension d'étude de caractères. À chacun, l'auteur prête une écriture qui a son ton, son style et il fait montre d'une grande maîtrise de ses moyens littéraires.

Simon Léger devient ainsi un héros d'époque. Don Quichotte, devenu cool, se méfie des moulins à vent. Ça ne l'empêche pas d'être preux à sa façon.

Ce thème, exploité dans des films comme *The Big Chill* et *Trois pommes à côté du sommeil*, trouve ici un traitement beaucoup plus raffiné, parce que J.R. Sansfaçon sait raconter une histoire attachante et palpitante qui pose une question fondamentale : qu'est-ce qu'un honnête homme ?

# Cachez ce sein que je ne saurais voir

**LA NORME ET LES DÉVIANTES**  
**Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres**  
Andrée Lévesque  
Montréal, éditions du Remue-Ménage  
1989, 232 pages

**LUCIA FERRETTI**

IL FAUT saluer l'ambition d'Andrée Lévesque. La rareté des sources, la difficulté de retracer et d'accéder à la maigre documentation qui subsiste, ses biais, ses lacunes et ses silences avaient découragé plus d'un historien avant elle de s'aventurer dans l'étude de comportements que des Québécoises de l'entre-deux-guerres ont pratiqués aussi discrètement que possible. Contraception, avortement, infanticide, abandons d'enfants, grossesses extra-conjugales et prostitution sont des objets d'histoire d'appréhension très malaisée.

C'est sans doute pour cette raison qu'avant d'entrer dans le vif du sujet, Andrée Lévesque consacre toute la première moitié de son livre à nous rappeler dans quels étroits paramètres était autrefois admis l'exercice de la sexualité des femmes : jamais avant le mariage, jamais hors du mariage, et surtout dans un but de procréation. À vrai dire, les travaux d'histoire des femmes ont depuis longtemps mis au jour ce discours normatif et pris la mesure des conséquences de telles conceptions sur l'éducation scolaire et familiale des filles, sur l'exclusion des femmes de la vie politique et sur la discrimination légale et médicale qu'elles ont subie. Aussi cette partie n'apporte-t-elle rien de neuf. L'accumulation des citations permet, néanmoins, de ressentir par soi-même un peu de la pesanteur de propos tenus non seulement par des clercs, mais à l'unisson avec eux, par les députés, les syndicalistes, les hommes de loi et surtout par les médecins. Propos dont l'écho s'entend, du reste, jusque dans les chroniques féminines des journaux et même chez certaines féministes. À peine si Gaétane de Montreuil ose parler d'écoles mixtes et Henriette Tassé suggérer en privé que l'usage de la contraception préviendrait bien des avortements.

Unanimité du discours, nous dit l'auteur. Mais y a-t-il unanimité correspondante des com-

portements ? Évidemment non. L'illustration de cette réponse occupe la seconde moitié de l'ouvrage.

Andrée Lévesque nous présente les déviantes comme des « rebelles » (p. 12), des « insoumises » (p. 17) à la norme, des femmes animées d'une « énergie délinquante » (p. 89). Et pourtant, tous les destins évoqués ici sont ceux de femmes blessées par la vie, à mille lieues de revendiquer des choix de vie différents, mais au contraire soucieuses avant tout de dissimuler leur situation jusqu'à faire disparaître leur enfant et donner leur propre nom. C'est à ce prix, du reste, que la société les tolère et Andrée Lévesque montre bien que, somme toute, l'opinion, la police et les juges se révèlent indulgents dans les causes d'avortement, d'infanticide et de prostitution. Bien que l'auteur ne le souligne pas explicitement, il se dégage de cette étude qu'entre toutes, les seules véritables criminelles, non dans la loi mais dans les faits, sont les mères célibataires, car elles seules menacent réellement l'ordre patriarcal. Pour elles, point de circonstances atténuantes, et si l'Église leur accorde au moins une compassion toute spartiate, dans le monde elles sont condamnées irrévocablement.

Ce sont, d'ailleurs, les deux chapitres sur l'hôpital de la Miséricorde et sur le milieu de la prostitution à Montréal durant les années « folles » qui font toute la valeur de ce livre. Ils sont riches de nombreuses informations puisées à même des sources très rarement exploitées : archives de l'établissement de la rue Dorchester et enquête Coderre sur la police de Montréal dans les années 20. Le climat est bien rendu de la vie derrière les portes closes de l'hôpital et des maisons louches, abritant des parias qui se considèrent bien comme telles. Le travail des mères célibataires et des prostituées, l'exploitation dont elles sont victimes, le mépris qu'elles essuient, le contrôle qu'on exerce sur leur vie, leur solitude et les moyens dérisoires dont elles disposent pour conserver un carré de dignité et de liberté, tout cela est décrit aussi exhaustivement que le permettait une documentation revêche comme une matrone ou un enquêteur. Andrée Lévesque possédait là la matière de deux solides articles.

# La tradition d'excellence du 22e

**LE ROYAL 22e RÉGIMENT**  
75 ans d'histoire, 1914-1989  
lieutenant-colonel  
Paul Corriveau, CD  
Régie du Royal 22e régiment  
La Citadelle, Québec  
1989, 132 pages

**FRANÇOISE CÔTÉ**

LES GOUVERNEMENTS font les guerres, mais ceux qui luttent sur le terrain transcendent par leur courage et leur héroïsme les conflits même les plus controversés. Pour un peuple, c'est une marque de maturité que de savoir reconnaître la valeur de ses combattants tout en continuant d'avoir un jugement critique à l'endroit des politiques de défense. Pour le Canada français, cela peut se traduire par la reconnaissance de la dimension historique du rôle assumé pendant 75 ans par le Royal 22e régiment, qui a su s'imposer à l'admiration de tout le Canada par une tradition d'excellence.

L'historien militaire, le lieutenant-colonel Paul Corriveau, CD, officier du « 22 » présentement chef de cabinet du commandant de la Force mobile à Saint-Hubert, a écrit l'histoire des 75 ans d'existence de la première unité canadienne-française dans un livre de 132 pages, qui, en réalité, est un livre-album illustré avec environ 200 photos, dont plusieurs inédites.

Le livre est le fruit de plus d'une année de recherches aux archives. Le lieutenant-colonel Corriveau insiste pour préciser qu'il s'agit avant tout de « l'histoire d'une famille ré-



gimentaire racontée par cette famille elle-même ». Même si l'auteur n'a pas connu les deux guerres mondiales, il a cependant eu des rencontres avec plusieurs « 22 » qui les ont vécues.

Plus visuel qu'analytique, le livre consiste en un survol de l'évolution de la vie régimentaire aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre. Il est écrit dans une langue dépouillée, claire et précise. Le ton est sobre. Il relate, certes, les faits d'armes de Courcellette, de Vimy et de Casa Bernardi, ainsi que de la Corée, mais il retrace aussi l'origine des traditions régimentaires, les rigueurs de l'entraînement, les moments plus détendus du quotidien militaire vécu en français. Il montre bien l'esprit d'équipe qui a fait la force des Canadiens français sur les champs de bataille et ensuite au sein de l'OTAN ainsi qu'avec les forces de maintien de la paix de l'ONU sur trois continents.

En 1914, la formation d'une unité canadienne-française est née « d'une

volonté sociale et politique », comme l'écrit le lieutenant-colonel Corriveau. Deux lettres reproduites dans le livre furent adressées au premier ministre, sir Robert Borden, par le chef de l'opposition, sir Wilfrid Laurier, et par le capitaine Arthur Migneaull pour réclamer un régiment francophone. Le capitaine Migneaull offrait même au gouvernement canadien la somme de \$ 50,000 pour équiper « un régiment d'infanterie composé de Canadiens français et dirigé par eux... »

À la fin de la Première Guerre mondiale, le régiment canadien-français s'est acquis une telle réputation de bravoure que l'ex-généralissime des Forces alliées, le maréchal Ferdinand Foch, accepte de devenir son premier colonel. Il visite « son » régiment à la Citadelle de Québec le 12 décembre 1921. Plus près de nous, l'auteur raconte comment le « 22 » a adopté comme mascotte une chèvre, baptisée Batisse.

L'histoire du « 22 » n'est à aucun

moment une apologie de la guerre. Chaque chapitre relate une étape de l'existence du régiment et est suivi d'une chronologie des principales dates de cette période. C'est pourquoi ce livre peut fort bien servir d'instrument didactique pour l'enseignement de quelques pages d'histoire militaires dans l'esprit même de la devise du « 22 », « Je me souviens », empruntée au Québec.

Publié dans le cadre des fêtes du 75e anniversaire du régiment par la Régie du Royal 22e régiment, une première édition a été tirée à 5,000 exemplaires, destinés principalement aux familles des membres du « 22 ». Une seconde édition est prévue pour l'automne. Ce livre-album, d'une présentation graphique très soignée, a été réalisé avec la participation financière de la société Imperial Tobacco, dont un ancien vice-président, le lieutenant-colonel Henri DesRosiers, commandait le régiment à son retour d'outre-mer en 1919.

## Pataphysique

« Pataphysiquement, on peut dire que tout est pour le mieux dans le plus pataphysique des mondes possibles. » Aphorisme de Irène-Louis Sandimir in Institut limbourgeois de hautes études pataphysiques, *Compendium pataphysicum*. Temps Méliès ed. 21 Haha 104 e.p.  
« Le monde est un comprimé tombé dans un verre d'eau ». Raymond Queneau, *Lorsque l'esprit*, Collège de pataphysique, 29 Tatane, LXXXII, p. 17.



120 p. — 14,95\$

**MICHAEL DELISLE**  
**Drame privé**  
ROMAN

Le narrateur de *Drame privé* s'explique sur les conséquences d'un malentendu et sa mise en scène relève d'un art de la cruauté dont il est aussi bien la victime que l'exécuteur.



138 p. — 14,95\$

**LOUISE BOUCHARD**  
**L'Inséparable**  
POÉSIE

Livre éblouissant où alternent prose et poésie, souffle biblique et tristesse native, *L'Inséparable* témoigne de l'essentielle inquiétude, de l'instabilité qui nous caractérisent quand l'autre est le lieu de notre propre fragilité.



198 p. — 16,95\$

**FRANÇOIS CHARRON**  
**La Beauté pourrit sans douleur**  
POÉSIE

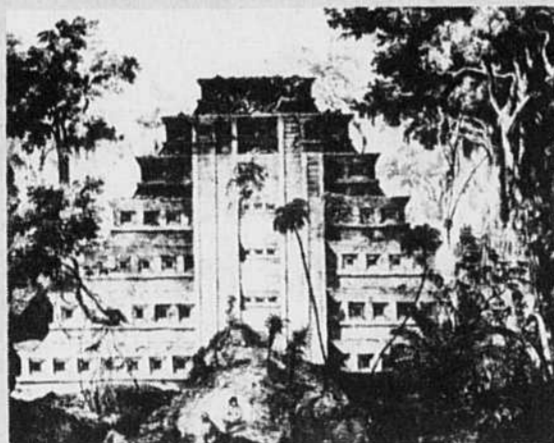
Écrite dans une langue simple et familière, *La Beauté pourrit sans douleur* n'en finira pas d'exercer sa profonde fascination sur le lecteur.



**LES HERBES ROUGES**  
où l'écriture fait la littérature

## Redécouvrez une littérature unique, mythique, engagée, fantastique, d'une beauté incomparable.

- GABRIEL GARCIA-MARQUEZ**  
Colombie  
Prix Nobel
- EDUARDO GALEANO**
- JUAN RULFO**
- BORGÈS**  
Argentine
- VARGAS-LLOSA**  
Pérou
- QUINO**  
Argentine
- CARLOS FUENTES**  
Mexique
- JORGE AMADO**  
Brésil
- M. PUIG**
- J. DONOSO**



- JULIO CORTAZAR**  
Argentine
- SKARMETTA**  
Chili
- MORDILLO**  
Argentine
- PABLO NERUDA**  
Chili
- SABATO E.**  
Argentine
- OCTAVIO PAZ** Prix de la Paix
- RIUZ**  
Mexique
- BIANCOTTI H.**  
Argentine
- ISABEL ALLENDE**  
Chili
- ROA BASTOS**

**L'AMÉRIQUE LATINE ET LA LITTÉRATURE:**  
*C'est un rendez-vous! du 27 mai au 27 juin*

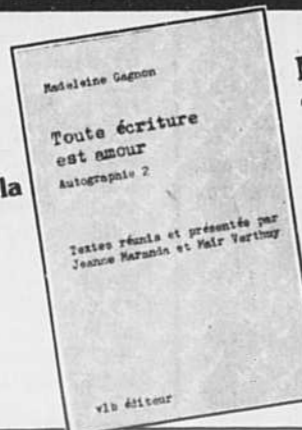
**le Parchemin**

STATION MÉTRO BERRI UQAM - H2L 2C9 - 845-5243 - Librairie agréée

## LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ vlb éditeur DE LA GRANDE LITTÉRATURE



**Lise Daoust**  
**LES TALONS CUBAINS**  
Un roman qui nous transporte au début de la Révolution tranquille, dans le milieu des secrétaires.  
360 pages  
18,95 \$



**Madeleine Gagnon**  
**TOUTE ÉCRITURE EST AMOUR**  
Voici *Autographie II*, qui rassemble les meilleurs textes de réflexion et critiques écrits entre 1969 et 1988.  
196 pages  
16,95 \$



**L'INSTANT FREUDIEN**  
Psychanalyse et culture  
Des interventions multiples qui questionnent la position du clerc et de l'intellectuel dans le champ culturel.  
220 pages  
18,95 \$



**Madeleine Ouellette-Michalska**  
**LA TERMITIÈRE**  
Un récit, postfacé par Marie-Josée Thériault, qui nous présente des étudiants révoltés contre le système.  
152 pages  
8,95 \$ (format poche)

**L** le plaisir des  
**livres**

# À la défense de la psychanalyse

**LE PSYCHOLOGUE PÉTRIFIÉ**  
Mireille Lafortune  
Montréal, Louise Courteau  
éditrice, 1989, 176 pages

**GILBERT TARRAB**

AU LANCEMENT de cet ouvrage, Mireille Lafortune (avec qui je militai, il y a une quinzaine d'années, dans un comité pour la défense de Henry Morgentaler) me disait : « Vois-tu, je parle dans ce livre du modèle psychodynamique parce qu'il est devenu très difficile de défendre le modèle psychanalytique de nos jours. Mais, en fait, il s'agit du même modèle. »

Ce n'est pas pour rien, en effet, que le sous-titre du livre est « Du modèle expérimental comme perversion du discours humain ». Beau sous-titre, qui est tout un programme ! Le modèle expérimental, en psychologie, c'est tout ce qu'on quantifie en pourcentages, en corrélations et autres *chi carrés*, sous prétexte de faire de « la science », de faire « rigoureux ». Mais ce faisant, et l'auteur a bien raison de le souligner, on passe à côté de l'essentiel : l'être humain singulier qu'on désire aider.

Pour Mireille Lafortune, en effet,

le sujet qui parle ne saurait être que singulier. Alors, quand on le réduit à une conduite ou à un fragment de comportement qu'on souhaite modifier, on tombe dans le plus triste — et le plus absurde — des scientismes. On l'aura compris : ce livre se porte à la défense de la clinique d'orientation psychanalytique, et critique intelligemment les courants dits « *behavioriste* » et expérimental, ceux qui prônent de mesurer « l'anxiété des rats par le nombre de crottes qu'ils avaient faites sur le chemin parcouru dans un labyrinthe à l'intérieur d'un temps donné, minutieusement chronométré » (p. 9), « les statistiques venant, par ses différentes formules, confirmer le sérieux et la fiabilité de la démarche ».

L'intéressant dans ce témoignage, c'est que l'auteur y mêle sa propre histoire de vie (sa formation, son premier stage à l'Institut de réhabilitation de Montréal, devenu par la suite Institut de réadaptation, son séjour à Paris, où elle vécut trois ans en plein bain psychanalytique français, son retour à Montréal et ses études doctorales à l'Université de Montréal, ses consultations au service des étudiants de l'U de M, etc., jusqu'au moment où elle devint professeur de psychologie à l'UQAM) à

l'histoire du jeune département de l'UQAM où elle ouvra depuis sa fondation, avec tous les aléas qui vont avec et qui nous sont décrits en long et en large (les étudiants « ne se rendent pas compte qu'ils se sont laissés convaincre par les tenants de l'expérimentalisme que la faille est de leur côté et non du côté du lavage de cerveau que ces derniers leur ont fait subir », pp. 32-22), tout cela mis en place dans le contexte nord-américain en général, où le modèle psychanalytique fut mis sur tablette pendant un bon laps de temps, en faveur du modèle expérimental, « accompagné d'une statistique *sûre*, miroir de la méthodologie traditionnelle des sciences de la nature, (qui) a fait de l'humain un objet d'observation au même titre qu'un animal, une plante, une chose » (p. 38).

Ce n'est qu'en deuxième partie que l'auteur s'attaque de front à l'objet de sa critique, à savoir : « dégager la recherche d'inspiration psychanalytique du carcan dévitalisant du scientisme expérimental ». C'est là que son travail est le plus percutant, et dépasse l'anecdote. C'est là qu'elle définit la psychologie clinique comme *science* et qu'elle démontre avec brio à quel point les méthodes *qualitatives*, celles qui vont au plus profond dans le but de faire surgir

une vérité, sont plus satisfaisantes et plus « valides » que les méthodes quantitatives, dont l'objectif, pourtant, est de mesurer et de « valider » un certain nombre de variables et leurs interconnexions.

Enfin, dans une troisième partie, l'auteur aborde les questions méthodologiques proprement dites. Elle présente la psychanalyse comme *méthode* et comme *recherche de sens*. Elle y décrit le déroulement d'une recherche d'orientation analytique, en donnant quelques exemples concrets. Elle y parle des *techniques analytiques*, des rôles des entrevues et des techniques dites *projectives* (le T.A.T., notamment), et, enfin, comment en faire l'économie, de l'interprétation (ou de l'herméneutique, pour utiliser un terme cher au philosophe Paul Ricoeur).

Il faut saluer la démarche de Mireille Lafortune : par-delà le travail de sàpe qu'elle effectue du modèle expérimental qui a empoisonné toute une génération (sinon plus) de chercheurs en psychologie — et dont on décèle encore aujourd'hui certains effets néfastes — c'est à la réhabilitation du sens même de la psychologie clinique qu'elle s'est adonnée : un sens imprégné d'une philosophie humaniste.

## DANS LES POCHEs

**GUY FERLAND**

**VENTE À LA CRIÉE DU LOT 49**  
Thomas Pynchon  
Points, no. R348  
214 pages.

« UN APRÈS-MIDI d'été, Mrs. Oedipa Maas rentra d'une réunion Tupperware où l'hôtesse avait peut-être mis trop de Kirsch dans sa fondue pour découvrir qu'elle, Oedipa, venait d'être nommée exécutrice testamentaire, ou plutôt exécuteur, se dit-elle, d'un certain Pierce Inverarity, magnat californien de l'immobilier qui avait jadis perdu entre autres et d'un coup deux millions de dollars, mais qui laissait une succession suffisamment vaste et embrouillée pour que la mission de trier tout cela n'eût rien d'honorifique. » C'est le début de cette histoire complexe dans laquelle il est question d'errance, de San Francisco, de Los Angeles, du mystère de Tristero, de Shakespeare, d'une société secrète, des piliers de bars, des clochards de toutes les espèces, d'un timbre rare, de conspiration au XVIIe siècle, du prince d'Orange, des motels sur le bord de la route, des bombes, etc. Conduit à un train d'enfer, ce récit aborde tous les sujets avec une ironie décapante.

**LA TERMITIÈRE**

Madéleine Ouellette-Michalska  
VLB éditeur, coll. « Courant »  
150 pages.

DEUX ADOLESCENTS se révoltent contre la termitière, c'est-à-dire une polyvalente déshumanisée. « Dans la *Termitière* de Madéleine Ouellette-Michalska, dit Marie José Thériault, le crépuscule tombe vite sur nos illusions. L'anorexie y est générale. C'est un roman de l'impasse et de l'inaccomplissement, de l'aliénation et de la corruption qui



s'est laissé entraîner au nom de la justice même. Il est vrai qu'à l'époque où se situe l'action de ce roman, un groupe d'insurgés, connus sous le nom de Patriotes, tentèrent de faire la révolution au Bas-Canada. En ce pays orphelin de mère (la France) et rudoyé par son tuteur (l'Angleterre), des événements se produisirent entre 1832 et le début de 1837 qui devaient inciter certains de ses enfants à se former en association des Fils de la Liberté. »

**POÉSIES COMPLÈTES**

Émile Nelligan  
Bibliothèque Québécoise  
274 pages.

LA PRÉSENTE édition reproduit l'édition des *Poésies complètes* de Nelligan paru en 1951. Elle comprend les pièces choisies par Louis Dantin en 1903, un groupe de poèmes épars trouvés dans les journaux et revues, entre 1896 et 1939, et 21 poèmes inédits alors, trouvés dans les manuscrits de la collection Nelligan-Corbeil. En outre, un introduction de Luc La-coursière, un index alphabétique des poèmes et une chronologie de la vie de Nelligan complètent le volume.

**SIMON L'EMBAUMEUR**

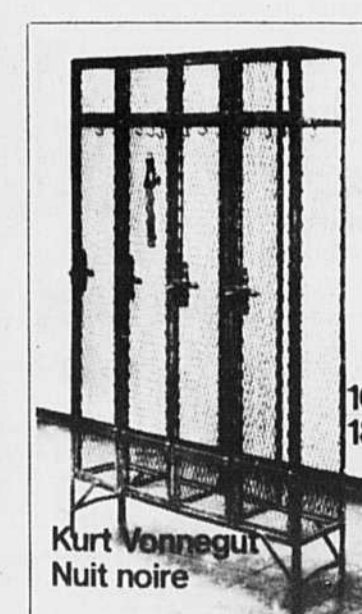
Ou la Solitude du magicien  
Jacques Testart  
Folio no.2014,  
186 pages.

LE CÉLÈBRE « père » du premier bébé éprouvete en France présente ici pour la première fois sous forme romanesque ses réflexions sur les développements des sciences. Simon est un chercheur. Non conformiste, mal à l'aise au sein de la communauté scientifique, il observe sans complaisance le genre humain. Ses inventions — du paquet-cadeau au « bordel à chat » — paraissent vaines ou cocasses mais elle font l'actualité et lui permettent de vivre. Jusqu'à un jour où Simon rencontre une sorte de double de lui-même qui changera le cours de son existence.

**NUIT NOIRE**

Kurt Vonnegut  
10/18, no. 2011  
286 pages.

« VOICI LA seule de mes œuvres dont je connaisse la morale, dit l'auteur d'*Abattoir 5* dans son introduction. Je ne crois pas que cette morale ait quoi que ce soit d'extraordinaire. Il se trouve simplement que je la connais, et c'est la suivante : nous ne sommes pas autre chose que l'image que nous donnons de nous-même; alors mieux vaut y regarder à deux fois avant de se choisir une image. (...) Maintenant que j'y pense, ce conte a une autre morale évidente : Quand on est mort, on est mort. Une dernière morale se présente à mon esprit : Faites l'amour à chaque fois que vous le pouvez. C'est bon pour la santé. »



Pascal Bruckner

**Allez jouer ailleurs**



dépose en nous des sentiments de honte et le germe d'une leçon de morale. Qu'on le veuille ou non, *quelqu'un* ne doit-il pas être tenu responsable du nihilisme dont ces adolescents sont victimes ? »

**LE TORRENT**

Anne Hébert  
Bibliothèque Québécoise  
174 pages.

ÉCRITE en 1945, la nouvelle qui donne son titre au recueil reste toujours d'actualité, tant par son écriture que par ce qu'elle met en jeu. Comme le dit si bien Robert Harvey dans son introduction : « par l'utilisation d'une structure en chassé-croisé (l'économie de Claudine/ la richesse de François/ la richesse d'Amica), la composition du récit emprunte au torrent l'image d'une "lutte exaspérée des courants et remous intérieurs". Elle nous donne le sens du torrent. Espace symbolique de la confrontation entre Jacob et l'Ange — pour qu'il puisse apprendre à connaître la "prix du jour et de la lumière", le torrent se révèle enfin comme le Lieu de l'existence dans le Langage. »

**LE CANARD DE BOIS**

Les fils de la liberté 1 et 2  
Louis Caron  
Boréal compact, no 11 et 12  
327 pages.

« POUR MOI l'histoire n'a de sens qu'entre les lignes des manuels, dit Louis Caron dans son avant-propos. Chaque fois que je veux mettre en scène des personnages qui ont vécu à des époques antérieures à la mienne, une figure s'impose : celle du citoyen obscur qui tient la fourche, la faux ou le bâton, qui a faim, qui a froid, qui n'a pas dormi depuis des jours et qui n'a qu'une bien vague notion de l'aventure parfaitement illégale dans laquelle il

**AUTRES LIVRES DE POCHE REÇUS**

- THE FAVORITE GAME, Leonard Cohen 10/18, no.663;
- LES PÉDANTS MAGNIFIQUES, Leonard Cohen, 10/18, no.775;
- STRUCTURES DE L'ESPACE PICTURAL, Fernande Saint-Martin, BQ;
- DÉLIQUANTS POURQUOI ? Maurice Cusson, BQ;
- LE SIXIÈME JOUR, Andrée Chedid, J'ai lu;
- POUR LA PATRIE, BQ Jean-Paul Tardivel
- CE QU'ILS DISENT OU RIEN, Annie Ernaux, Folio, no.2010;
- DE LA VANITÉ, Montaigne, préface d'André Comte Sponville, Petites Bibliothèques Rivages;
- RHÉTORIQUE DES PASSIONS, Aristote, Postface de Michel Meyer, Petite Bibliothèque Rivages;
- VAN GOGH PAR VINCENT, Pascal Bonafoux, Folio/essais, no.112;
- LES ENFANTS DES MORTS, Heinrich Böll, Points, R346;
- ALLEZ JOUER AILLEURS, Pascal Bruckner, Folio, no. 2019.

# Encore et toujours la Révolution...

**YOLAND SENEAL**

Cette recension des nombreux ouvrages publiés à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française faisait déjà état la semaine dernière de plusieurs volumes. D'autres sont publiés chaque jour, de tous les genres, dans tous les formats.

Pierre Chaunu est professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut. Il est certes un grand historien mais il a publié, ces dernières années, un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fait perdre un peu de son crédit dans certains milieux (de gauche ?). Il en va de même pour *Le grand déclassé*. À propos d'une commémoration (Paris, Robert Laffont, 1989, 299 pp.) dont il dit lui-même : « Ce petit livre est d'humeur et de commande » (p. 9)

Il s'agit donc ici d'un essai, et d'ailleurs Chaunu n'est pas un spécialiste de la période révolutionnaire. Historien de droite, il se dit tout de même républicain, mais on pourra en trouver de plus convaincus !

Car, le titre le montre, Chaunu refuse de célébrer ce bicentenaire. Après une réflexion (trop longue) sur la notion de célébration, Chaunu montre la genèse du processus révolutionnaire puis comment le rêve se muta en cauchemar : « populicide » de l'Ouest, guerres ruineuses, Terreur, chute démographique, persécutions religieuses. Au plan économique, Chaunu se base sur les très sérieuses études de François Crouzet. Ce dernier a montré que la France avait rejoint l'Angleterre, comme capacité industrielle, dès

avant 1789, mais que la tourmente révolutionnaire puis les guerres napoléoniennes ont donné l'avantage à l'Angleterre : c'est cela, le grand déclassé.

La vraie révolution n'est pas là, ce fut « celle des pensées (elle commence au XVIIe siècle, avec l'intuition mathématique...), celle du changement de paradigme (...), celle des moeurs, de la sensibilité (au XVIIIe), celle des modes techniques de la production (en Angleterre, dans le dernier tiers du XVIIIe), celle des institutions politiques (... elle se fait vite et bien en Angleterre) » (p. 286)

Cet « envers de la médaille », il est bon qu'il soit connu et les arguments de l'auteur ne sont pas inexacts, loin de là. Mais son style polémique — et télégraphique —, son insistance sur les questions religieuses, notamment, nuisent à la crédibilité du *Grand déclassé*. D'un Pierre Chaunu, on attendrait plus de rigueur.

Claude Mossé est une spécialiste de l'Antiquité grecque; elle vient d'écrire un livre sur la Révolution : (Paris, Albin Michel, 1989, 171 pp.) intitulé *L'Antiquité dans la Révolution française*. Le lien entre les deux n'est pas évident, mais il existe. En effet, pendant la période révolutionnaire, mouvements artistiques, fêtes, allégories, discours, modes firent abondamment référence à l'Antiquité.

Claude Mossé s'efforce de nous montrer pourquoi. Cela a son importance — surtout si, comme le pense Furet, c'est l'idéologie révolutionnaire qui constitue le point essentiel

de toute histoire de cet événement fondateur de notre monde contemporain. » (p. 10)

Il s'agit, bien sûr, d'une Antiquité mythifiée, déjà présente dans l'esprit des Lumières. L'identification se fera autour des thèmes de la République, de la démocratie, de la liberté, de la vertu ou de l'héroïsme. Mais Claude Mossé a raison d'écrire que ladite identification existera « d'abord parce que les Anciens avaient inventé la politique, c'est-à-dire le débat public, la controverse, le discours. » (p. 156)

Le livre de Catherine Marand-Fouquet, *La femme au temps de la Révolution* (Paris, Stock-Laurence Per-noud, 1989, 417 pp.), recoupe l'ouvrage d'Annette Rosa (*Citoyennes*, chez Messidor), qui a déjà fait l'objet d'une recension dans ces pages.

Mais la recherche de C. Marand-Fouquet paraît plus sérieuse, mieux documentée. Surtout les conclusions y sont différentes, davantage pessimistes mais, hélas, réelles : « ... pour les femmes de France, la Révolution s'est déroulée à la façon d'un rendez-vous manqué. » (p. 376)

Le menu livresque de la Révolution compte un certain nombre de rééditions, qui ne seront que brièvement évoquées.

L'une des plus importantes (chez Folio-histoire, 477 pp.) : *La fête révolutionnaire* de Mona Ozouf, paru d'abord chez Gallimard en 1976. Envisager la Révolution sous l'angle de la fête, ce n'est pas une évidence, et pourtant elles furent nombreuses. M. Ozouf se place dans un courant his-

toriographique qui était celui d'Yves-Marie Bercé, envisageant les révoltes populaires de la première partie du XVIIe siècle sous l'angle de la fête (*Fête et révolte*, Hachette, 1976).

De toutes ces fêtes, Mona Ozouf en montre le déroulement et, surtout, en dégage le sens. La fête révolutionnaire, elle fut d'abord imaginaire, rêve, utopie; puis, par les emprunts qu'elle fit au christianisme, à l'antique, à la franc-maçonnerie, un transfert de sacrilité vers le politique et le social. *La fête révolutionnaire* ? Un ouvrage très spécialisé, mais novateur.

Léon Daudet était un homme exceptionnel : journaliste, romancier, critique littéraire plein de finesse (il fut l'un des premiers à découvrir Proust), polémiste, médecin, député, gastronome émérite, essayiste, biographe, mémorialiste. Est-ce suffisant ? Albin Michel vient de reproduire un de ses livres publiés en 1939 et intitulé *Deux Idoles Sanglantes : la Révolution et son fils Bonaparte* (253 pp.)

Mais Daudet, malgré tous ses talents, n'était pas historien : son livre est marqué d'à-peu-près et de démagogie. Monarchiste et un des maîtres de l'Action française, on imagine bien que Daudet est contre-révolutionnaire, mais pas des plus rigoureux. À lire pour le style et pour se souvenir de ce qu'était un grand polémiste.

Un que Daudet ne devait pas aimer, c'est Marat (1743-1793). L'un des principaux idéologues de la Révolution, Marat, assassiné, fera aussi figure de martyr. Il a également beaucoup écrit. Michel Vovelle — un des meilleurs historiens de la Révolution — a fait une sélection de ces *Écrits*, précédé d'une introduction sur la vie et l'oeuvre de Marat (Paris, Messidor/éditions sociales, 1988, 251 pp.)

Pour Vovelle, Marat est en quelque sorte un pré-marxiste, légèrement teinté d'anarchisme. De ses écrits, on peut déduire une théorie de la révolution basée sur l'insurrection populaire, voire même sur la dictature.

Mais Marat trouve trop grâce aux yeux de Vovelle : il ne faut pas oublier que « l'ami du peuple » réclamait 200,000 têtes, des émeutes, des massacres (il influença ceux de septembre). Mona Ozouf remet les choses au point dans son article sur Marat dans le *Dictionnaire critique* (pp. 278-285) où elle écrit notamment que « Marat mêle sans principes conservatisme et radicalisme, et nulle théorie ne fait de lui un homme exceptionnel. » En revanche, il fait corps avec la Révolution en exprimant les peurs les plus profondes de l'imagination populaire, avec, comme inévitable solution, l'élimination de ses adversaires.

**L'INDIVIDUALISME**  
magazine littéraire  
**L'INDIVIDUALISME**  
le grand thème  
Philosophie, Politique, Droit, Économie, Anthropologie, Ethnologie, Sociologie, Psychanalyse, Littérature, Histoire, Biologie. Un dictionnaire des auteurs.  
JULIEN GRACQ par Maurice Blanchot et Pierre Mertens  
En vente chez votre libraire  
DIFFUSION PROLOGUE

Ne manquez pas  
**LE 3 JUIN**  
**BICENTENAIRE**  
CAHIER SPECIAL  
**DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE**  
TOMBÉE PUBLICITAIRE: 19 MAI  
RÉSERVATIONS (514) 842 9645  
**LE DEVOIR**

**L** le plaisir des  
**Livres**

# « Stupéfaite d'exister... ne se verra pas mourir »

**UN(e)**  
Béatrix Beck  
Paris, Grasset  
1989, 136 pages



Dans *Le Dictionnaire*, de Jérôme Garcin (François Bourin, éditeur, 1988), Béatrix Beck a rédigé sa notice biographique. En commençant par le commencement : « Née par erreur à l'étranger, ramenée en France à vingt et un jours. Comme tout le monde, assise entre deux chaises, la vie et la mort... »

L'intervalle entre naître et vieillir, il faut concéder que cet écrivain l'a bien rempli. Et que son retour aux sources, dans *UN(e)*, survient logiquement à son heure, l'auteur célébrant cette année trois quarts de siècle d'existence. Béatrix Beck se souvient de tout, mais, comme il arrive souvent au soir de la vie, en particulier de son enfance. Écrivain chevronné, elle a cependant choisi de donner à ses mémoires d'enfant le véhicule bien actuel : l'analyse psychanalytique. L'héroïne de son dernier roman s'appelle Mahaut. Et c'est sur le divan qu'elle se raconte, son psy, échappant à la convention qui le veut silencieux, lui donnant constamment la réplique. Toute cette première partie est indiscutablement nourrie de souvenirs personnels : naissance à l'étranger (en Suisse), père de nationalité belge, mort à la guerre, ascendance irlandaise pour la mère. Mahaut, comme Beck, eut un mari apatride, mort lui aussi à la guerre de 40, et elle resta

veuve avec un enfant. La deuxième partie, très brève, d'*UN(e)* tient plutôt du conte fantastique, comme dans *L'Enfant Chat* (Grasset, 1984), pour lequel la critique avait évoqué « l'invention d'un Marcel Aymé et la concision d'un Jules Renard ».

Une quinzaine d'ouvrages, depuis *Léon Morin, prêtre*, qui lui valut le Goncourt en 1952, jalonnent une carrière en dents de scie. Suivre Béatrix Beck, de livre en livre, a souvent été réclamé, même de ses plus fidèles lecteurs, un certain courage. Il n'est pas évident que *Cou coupé court tous jours*, le cru 1987, ait emporté toute notre adhésion. D'où une certaine inquiétude en ouvrant le mince bouquin, au titre laconique, qu'elle vient de nous offrir. Pleinement rassurée, je suis d'*UN(e)* émerveillée comme je le fus après avoir dévoré ses premiers livres. Alors que, poussée par André Gide dont elle fut l'une des dernières secrétaires, Beck écrit *Bary* et *Une mort irrégulière*. Les leçons du maître avaient porté fruit. Aujourd'hui, maîtrisant un style original, souvent nourri d'érudition littéraire, la romancière continue peut-être de suivre le conseil gidein, voulant qu'aucune oeuvre d'art ne puisse se faire sans le démon.

Béatrix Beck a pourtant cherché Dieu, semblait l'avoir trouvé, mais s'en éloigna, après, comme le lui reproche Pierre de Boisdeffre, avoir cessé d'aimer le sexe opposé, pendant « beaucoup de temps à se reconnaître dans le labyrinthe de la passion homosexuelle ». Le dernier roman de cette septuagénaire, étonnamment juvénile, ne rapporte que discrètement les phantasmes de cette « conversion ». C'est le livre de l'enfance, d'une enfance exceptionnellement rude, avec une mère, prénommée Shannon dans le roman, qui hésitait entre l'amour et le rejet de

sa fille. Racontant à l'analyste qu'elle est d'abord la fille de Gratien, son père trop vite en allé, Mahaut déclare « on ne peut pas changer de femme (mais) on ne peut pas changer d'enfant... »

*UN(e)* mêle avec toute la maîtrise d'un grand écrivain les éléments autobiographiques et les désirs non assouvis de l'adolescence que l'héroïne rêvait de vivre, et qui lui furent refusés. L'analyse s'arrête brusquement, le psychanalyste trouvant la mort dans un accident de voiture. Mahaut, vieille femme guettée par la folie, se retrouve dans un village qui lui offre d'étranges femmes de ménage, aux prénoms encore plus étranges : Églantine, Elme, dont on en apprendra très vite qu'elles n'existent que dans l'esprit dérangé de la vieille femme. Autre refuge du rêve, somptueusement nourri, pour Béatrix Beck, de réflexions lucides sur la fin de la vie : « J'ai beau me mignoter, me siroter, me lanterner, je sais où j'en suis. La mort est au fond du miroir, derrière la porte, à la cave, dans mon cœur. Les vieillards se demandent : « Revenirai-je le printemps ? », jamais « Revenirai-je l'été, l'automne, l'hiver ? »

Pour notre grande satisfaction de lectrice, Béatrix Beck ne consacre qu'une toute petite partie de ce roman de la jeunesse, ce roman plus jeune d'esprit que certains ouvrages de jeunes vieillards de la production courante, à la réflexion sur la vieillesse et la mort par quoi elle conclut *UN(e)*.

C'est au bouquin « nécrologique » de Garcin qu'elle a réservé le constat réaliste de son état d'esprit du moment : « Stupéfaite d'exister, ne parvient pas à croire à une si dure chance. Sans aucun doute ne se verra pas mourir, qui a jamais vu ça ? »

# Jésus revu et corrigé

**NON-LIEU POUR JÉSUS**  
Émile Morin  
Paris, Flammarion (Présence),  
1989, 236 pages.

**HERVEY QUAY**

On l'a vu récemment : on ne s'attaque pas à Dieu impunément. La lettre des livres sacrés réveille encore quelques fanatiques vieillissants. À côté de cela, le calme s'est abattu sur la chrétienté. La pratique régulière s'est stabilisée. En dehors des remous médiatiques continus d'un pape dont les interventions n'ont rien à envier aux apprêts du *Star System*, un grand nombre de croyants restent attachés aux Évangiles, peut-être de plus en plus de sceptiques et de mal croyants dérivent-ils de temps à autre du côté de chez Jésus. L'intérêt du personnage ne se dément pas depuis deux mille ans de sorte qu'Émile Morin peut témoigner, sans crainte, à son tour, en faveur d'un *Non-lieu pour Jésus*.

Pour ce faire, ce théologien catholique emprunte fort heureusement les voies de la nouvelle Histoire et de la critique moderne. La thèse attrayante de Morin suggère que Jésus prévoyait l'imminence de la fin du monde et qu'il n'entendait pas poursuivre une oeuvre de longue haleine. Il s'adressait aux hommes de son temps. En cela, il rejoint la déception politique des juifs de sa généra-

tion en leur annonçant la prise en main quasi-immédiate par Dieu du gouvernement des hommes. De là l'urgence pour eux de se convertir et de tout laisser tomber pour Le suivre puisque le Royaume de Dieu est pour tout de suite.

Trois ans plus tard, les fidèles accentuent les pressions. Ils demandent à voir des signes. C'est alors que Jésus se décide à affronter les autorités. Il entrevoit la nécessité de sa mort — de la main de ses ennemis — après quoi, naturellement, le Royaume allait y succéder ; ce pourquoi, il ressusciterait pour y prendre part avec ses disciples. Mais l'attente s'éternise. D'une fin du monde sans cesse reportée, les premiers chrétiens en viennent à réviser complètement leurs positions à ce sujet. Ils n'abandonnent pas leurs croyances pour autant, ils en profitent plutôt pour donner des structures à leur foi : Église, sacrements, hiérarchie.

Voilà comment Morin explique la reconversion du messianisme raté de Jésus en religion à l'origine du christianisme. Selon lui, « les Évangiles, qui résultent d'une longue maturation rédactionnelle, n'arrivent pas à masquer sa pensée première — la proximité du Royaume — malgré la déception de son non-retour glorieux » (p.77). Morin va plus loin. Il soutient qu'« aucun historien ne peut affirmer avec certitude que Jésus eut l'intention de fonder un rassemblement durable » (p.191).

Trente ans d'exégèse l'amènent à prononcer ce point de vue personnel à propos de l'avenir chrétien. Le tout parfaitement étayé sur les différentes strates de composition des Évangiles, citations à l'appui et simulation du mouvement très sérieusement développé. Non qu'il conteste qu'on puisse reconnaître en Jésus une figure historique dans laquelle Dieu se serait compromis mais il est

assuré que ce ne serait là qu'une conviction subjective, bien aléatoire, si on s'en tient aux éléments dont disposent les chercheurs actuellement.

À Guillemin qui suggérait à l'Église une mutation radicale et un retour aux intentions de son fondateur, Morin oppose l'impossibilité d'attribuer strictement à Jésus cette volonté d'instituer le christianisme. Car selon Morin, il n'est plus temps de conclure sur Jésus — du moins en se fondant uniquement sur la recherche scientifique.

À cet égard, voilà, un peu à la traîne, un intellectuel de plus qui sème le doute sur les assises d'un important système de croyances. La désaffection des masses à l'égard des grands systèmes de sens semble ne pas vouloir prendre fin. Toutefois, ce sont souvent les critiques qui viennent de l'intérieur qui achèvent en quelque sorte la quadrature du cercle.

À qui s'adresse aujourd'hui ce *Non-lieu pour Jésus* ? Peut-être à ceux qui, hors des extrêmes, ont moins besoin de se définir au sein d'une Église qu'en fonction d'un savoir dont les ébauches ont lieu loin des lourdes certitudes.

# Perestroïka et désarmement

**URSS: UNE SOCIÉTÉ EN MOUVEMENT**  
Jean-Marie Chauvier  
Éditions de l'Aube, Paris, 1988



Selon la bonne vieille tradition française, pour comprendre l'évolution d'un peuple il faut reculer dans le temps et retracer son histoire, c'est donc exactement cela l'approche qu'utilise le journaliste Jean-Marie Chauvier, dans son essai sur la société soviétique. Moins sévère dans ses appréciations de diverses époques que peuvent l'être à cet égard les auteurs soviétiques eux-mêmes, il prétend qu'une contestation se prépare à Moscou depuis un certain temps déjà. Le mécontentement est attribuable à plusieurs facteurs.

En premier lieu le niveau de vie demeure bas et il est dominé par des pénuries, tandis que les services, dont aussi bien ceux des médecins et des hôpitaux que des programmes d'aide à la famille, sont insatisfaisants et dans certaines régions, tout simplement inexistants. On peut objecter à cela que cet état des choses dure et ne devrait plus surprendre personne, mais il semble que les jeunes ne sont pas aussi patients et aussi résignés que leurs aînés.

En deuxième lieu l'idéologie communiste ne parvient plus à les enthousiasmer en leur offrant par ricochet une certaine morale. L'alcoolisme est considéré ouvertement comme une « tragédie nationale » et l'accroissement des inégalités sociales qui, en principe, devraient être nivelées et disparaître, favorise plusieurs formes de criminalité.

Soulignons que comme l'auteur de l'ouvrage a vécu quelques années en URSS les opinions qu'il émet à ce propos sont largement étouffées par des exemples concrets. C'est ainsi que les renseignements sur la mobilité sociale dans un pays où existe un passeport intérieur et où il faut des autorisations, ou des « propiski », pour résider dans les villes de son choix, sont plutôt inédits. En effet, et Jean-Marie Chauvier le souligne à plusieurs reprises, il ne faut jamais oublier l'absence d'une presse libre, capable de rapporter des phénomènes sociaux graves, de signaler dans une certaine mesure les causes de mécontentement et d'indiquer les lacunes des services qui, en principe, devraient être disponibles comme le prétend la propagande officielle. Par conséquent, l'idée même de la *glasnost*, lancée il y a trois ans environ, a créé un changement de l'état d'esprit de l'homme de la rue. Il ose être mécontent ouvertement, il commence à croire que des correctifs peuvent être apportés et il se déclare prêt à y collaborer.

Toutefois, comme le signale Jean-Marie Chauvier, quelques hebdomadaires uniquement profitent de cette liberté toute neuve, tandis que la plupart des quotidiens demeurent modérés ou ne changent pas de politique éditoriale, en province surtout, où on craint « un retour en arrière » et des sanctions.

Jusqu'à présent l'accent aurait été mis surtout sur la programmation de la télévision ce qui compte d'autant plus que les programmes sont suivis par des millions de spectateurs tandis que les lecteurs des journaux sont numériquement moins importants. Et en ce moment on discute à la télévision de sujets autrefois tabous tels la pollution du lac Baïkal par l'industrie de la cellulose, ou encore les causes et les conséquences probables de la catastrophe de Tchernobyl. Évidemment, pour les téléspectateurs occidentaux blasés, cela ne saurait être considéré comme un progrès notable dans la voie de la « transparence » et de la démocratie, mais en URSS c'est une sorte de « révolution » dont on craint déjà les conséquences politiques négatives. Les émissions de la télévision soviétique sont captées dans certaines régions des pays « frères », avides de liberté, qui veulent retrouver l'indépendance perdue après la deuxième guerre mondiale sous la pression militaire de l'avance russe et de son impérialisme. En invoquant cet état des choses, les responsables soviétiques prétendent qu'ils sont obligés de pratiquer un savant dosage et de surveiller la nature des sujets traités à la télévision qu'on ne veut pas brouiller, comme cela se faisait à une certaine période, pas si éloignée, pour les émissions radiophoniques.

C'est ainsi qu'on évite soigneusement tout ce qui peut être considéré comme la reconnaissance des mouvements nationalistes. À l'intérieur du pays, les Russes forment une minorité et plusieurs républiques, régions et groupes rêvent d'une autonomie complète ou partielle. Aux pays Baltes comme en Europe de l'Est, la révolte ouverte est toujours possible, mais de cela les intellectuels russes, autant dissidents que ceux qui collaborent depuis le début avec l'équipe gorbatchevienne et poussent vers les réformes, se gardent bien de souffler mot... À l'opposé, parmi les thèmes traités partout par les autorités comme par l'homme de la rue il y a celui de l'efficacité et des rendements au travail.

L'indifférence, l'absentéisme et le « parasitisme », soit l'utilisation par un individu de diverses méthodes susceptibles de lui permettre de ne pas se rendre à l'usine ou au bureau, mais d'effectuer chez lui ou sur son lopin de terre, le travail qui lui plaît, sont considérés comme des véritables plaies de l'économie socialiste. Pour y pallier on a utilisé tout d'abord des contraintes, la prison et les déportations en Sibérie, puis des stimu-

lants matériels, nettement insuffisants pour être efficaces et des stimulants moraux dont les jeunes se moquent ouvertement.

En Russie soviétique d'aujourd'hui, on dénonce l'ivrognerie et les « récidivistes des « brak » (malfaçon de pièces, mauvaise finition etc.) et on s'applique à féliciter publiquement les « héros du travail socialiste », en affichant leurs photos, mais les résultats de ces méthodes plutôt anachroniques sont médiocres.

On lira avec intérêt les commentaires que Jean-Marie Chauvier présente à ce propos au chapitre 9 de son livre. Les solutions qui existent pour combattre l'inefficacité au travail en ce moment sont toutes inopérantes exception faite de celles où « la rémunération individuelle dépend des résultats du groupe ». Derrière cette définition se cache cependant la délation, les batailles entre ouvriers, les règlements de compte et l'apparition à l'intérieur des usines de diverses formes de « mafia » où les plus forts imposent aux plus faibles les règles à respecter. Ce sont là des réalités trop connues en Occident pour qu'on ne puisse pas évaluer, même à distance et même dans un autre contexte socio-économique, leurs conséquences. Il s'agit là d'un palliatif, mais sûrement pas d'une solution !

Dans la partie du livre intitulée *La dernière chance*, l'auteur traite finalement de la démocratisation devenue indispensable, de la suppression de « la domination bureaucratique » et de l'organisation d'une stratégie des réformes ayant un véritable impact sur la vie quotidienne. Il admet que jusqu'à présent les réalisations sont plutôt fragiles, mais que Gorbatchev a eu la chance de soulever l'enthousiasme des jeunes et des intellectuels conscients que le changement doit se produire et doit réussir.

L'armée, « la grande silencieuse » parait, de son côté, incapable de résister ! Pour la première fois depuis la dernière guerre mondiale il semble que les intérêts vitaux de l'URSS rejoignent les préoccupations non moins vitales des démocraties libérales, en matière de diminution des coûts de la production des armements, et de leur limitation réelle. Selon Jean-Marie Chauvier le sort des démocraties libérales parait lié, d'une certaine façon, à celui de l'URSS, mais les événements qui se produisent dans certaines de ses républiques semblent indiquer que les transformations doivent avoir lieu d'abord à l'intérieur de cet immense empire.

En attendant les résultats des pourparlers sur les désarmements l'avenir parait, en somme, moins incertain à l'Ouest qu'à l'Est, bien qu'il est évident qu'une entente internationale est devenue indispensable pour obtenir cette paix durable qu'on dit rechercher en URSS comme aux États-Unis...

**Mystère Aventure Passion**  
Page D-2

**Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS**

Lancement  
Mardi 23 mai de 17h à 19h  
en présence d'écrivains, cinéastes, universitaires et journalistes anglophones du Québec, et du Comité de rédaction.  
revue **LIBERTÉ 183**  
Strangers in paradise / étranglés au Québec?

Venez regarder avec nous  
**APOSTROPHES**  
le dimanche à 15h

de 9 à 9  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

POUR VOS PUBLIOTÈRES, CONTACTEZ JACQUELINE AVRIL AU 842-9645

**LIVRES** le plaisir des

Pour les amants de la littérature

**Champigny**  
Librairie Champigny inc.  
4474, rue St-Denis  
Montréal (Qué.)  
844-2587

Obtenez jusqu'à 20% en coupons-rabais

9H à 21H • SEPT JOURS

**LES TEMPS SOCIAUX**

Actes du colloque organisé conjointement par l'Université du Québec à Hull et l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve sous la responsabilité de Daniel Mercure et Anne Wallemacq.

LE TEMPS ET LES MUTATIONS CULTURELLES  
LES TEMPS SOCIAUX ET LA VIE QUOTIDIENNE  
LES PERSPECTIVES TEMPORELLES  
LA GESTION DU TEMPS

Les ouvrages des éditions De Boeck & Wesmael sont distribués au Canada par Diffusion du livre Mirabel.

Disponibles dans toutes les bonnes librairies. 28,95 \$

**Ne manquez pas : «APOSTROPHES», à TV5, le dimanche 14 mai '89 à 20 h 00.**

Émission spéciale centrée sur **Nina Berberova, avec Bernard Pivot!**

**LA BIOGRAPHIE TANT ATTENDUE!**

Dans la vie de **BERBEROVA**, l'histoire de l'Europe, les tragédies de l'exil et la nécessité constante de la création littéraire...

Prix: 29,95 \$

les éditions françaises  
1411, rue Ampère, Boucherville (Québec) J4B 5W2  
(514) 641-0514 • 871-0111 • 1-800-361-9635

**LE PLAISIR DES MOTS**

**Les anglicismes incontournables**

MARIE-ÉVA DE VILLERS

Sponsor de top niveau, raider de space opera, mailings en overdose, les anglicismes ont droit de cité outre-Atlantique.

Les Français ne sont plus casaniers ou pantouflards : ils pratiquent désormais le cocooning, et art de rester chez soi, de fuir les cocktails, les soirées ou autres vernissages mondains.

À l'aube des nineties, ils allument leurs warnings sur fond de new beat : il est vrai qu'en romanesque, un bon loser vaut mieux que deux wonder-boys. S'ils recherchent le new look, ils fuient le total look et détestent les fashions-victims. Pour revamper Marie-Antoinette qui n'est pas tout à fait une golden girl, on évoque le come-back d'une reine.

Vous ne le croirez peut-être pas, mais tous ces emprunts à la future langue de l'Europe sont tirés d'un récent numéro de la revue *Elle*.

J'ai presque tout compris. Seules quelques phrases émaillées des mots *sampling* ou *sampler* m'ont laissée perplexe. « Alerte au *sampling* ! » « En voilà un qui n'aurait jamais pensé *sampler*. » « Au secours, le *sampling* revient. » De quoi s'agit-il donc ? J'ai étudié un peu les statistiques et ne vois pas trop en quoi les échantillonnages, les sondages devraient inquiéter.

Je déchiffre à peu près le *Globe and Mail*, je lis le *Time*, mais à défaut d'être suffisamment branchée, je n'arrive plus tout à fait à décoder cette revue qui autrefois me paraissait pourtant bien accessible. On se prépare à l'Europe de 1992, nous dit-on.

Déjà certains produits de beauté réputés de fabrication française sont vendus sous emballage exclusivement anglais en France (ils sont cependant expédiés au Québec avec un étiquetage bilingue : ces Québécois, quels ringards !).

Voyons ne lisez pas les *Annales de microbiologie*, c'est totalement dépassé. Consultez plutôt *Research in Microbiology* : vraiment planant !

NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du DEVOIR, 211 rue Saint-Sacrement, Montréal H2Y 1X1.

**Les combats de Jean-Claude Malépart**

Élu député sous la bannière libérale en 1979 dans la circonscription de Laurier-Sainte-Marie, Jean-Claude Malépart raconte sous le titre *Les combats de Jean-Claude Malépart ses multiples combats, sans oublier le dernier, contre le cancer. Ce récit autobiographique est publié au Méridien et sera lancé le semaine prochaine. Voici ce qu'il y dit de certains hommes politiques canadiens.*



JEAN-CLAUDE MALÉPART

René LÉVESQUE — Un grand homme déjà entré dans l'Histoire ! Fonder et diriger un parti et subir deux défaites personnelles avant de réussir à amener son parti au pouvoir, c'était tout un tour de force.

C'est lui qui nous a révélés à nous-mêmes, et qui nous a donné notre conscience de Québécois. Depuis Lévesque, même les anglophones se disent eux aussi Québécois. Il a toujours été honnête et sincère. Ce n'était pas facile de souder et faire fonctionner ensemble toutes les tendances représentées au sein de son parti. Pierre Marc Johnson, hier, et Jacques Parizeau, aujourd'hui, en savent quelque chose.

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans le cas de René Lévesque, c'est le respect qu'il a su mériter de toute la population québécoise. Après le référendum, même s'il a dû renoncer temporairement à son idéal d'indépendance, il a été capable de ramener ses troupes à la réalité et de leur dire d'accepter le verdict de la population en attendant de voir

ce que le Canada allait faire pour le Québec.

René Lévesque fait maintenant partie de notre histoire. Si notre jeunesse peut s'affirmer comme québécoise, c'est à René Lévesque qu'elle le doit. Dans le domaine de la langue, on lui doit la loi 101 et la sauvegarde du fait français au Québec.

Au moment de sa mort, j'ai réalisé que le Québec et le Canada venaient de perdre un grand bonhomme. Je me suis senti bien triste. Il aurait pu réaliser encore de grandes choses.

Pierre Elliott TRUDEAU

— Pour moi, c'est le chef des chefs politiques. La plupart des Québécois et des Canadiens, même ses pires ennemis, ont admiré Pierre Elliott Trudeau pour son honnêteté intellectuelle...

En vérité, j'ai souvent été en désaccord avec Trudeau, surtout sur la question constitutionnelle. Il n'était absolument pas question qu'il accepte de reconnaître le caractère distinct du Québec. Il ne voulait rien entendre.

Trudeau ne réalise pas qu'il y a chez nous 60 % de Québécois qui ne sont ni des séparatistes ni des fédéralistes à outrance, et qui veulent demeurer dans le Canada mais à la condition que le Canada les respecte et les accepte tels qu'ils sont. Cela veut dire qu'on reconnaît que c'est le gouvernement du Québec qui doit avoir tous les outils pour défendre le fait français, tant dans le domaine linguistique que dans le domaine culturel. Parmi ces instruments, il doit y avoir le droit de veto dans le choix des immigrants, le choix de la langue d'enseignement et de la langue de travail, ainsi que les règles d'affichage...

Je pense qu'encore aujourd'hui Trudeau commet une erreur de ne pas vouloir accepter cette réalité que les Québécois nationalistes qui

désirent être protégés par le gouvernement du Québec sont avant tout des nationalistes et non des séparatistes. C'est là un des reproches que j'adresse à Trudeau.

Jean CHRÉTIEN

— C'est un gars qui ne s'enferme pas dans les fleurs du tapis. Il était beaucoup plus médiateur, beaucoup plus négociateur, connaissant bien ses dossiers. Un gars qui, à cause de sa simplicité, a tendance à se diminuer. On ne pouvait pas en dire autant de Trudeau ou de Lalonde.

Son approche avec tous les députés est d'une grande simplicité. Il va dire oui à tout le monde, va expliquer davantage à ceux qui en ont besoin pour essayer de leur faire comprendre certains points. Trudeau avait su monter une équipe forte. Quand il ne fallait pas que ça bouge, il envoyait Lalonde; quand il fallait négocier et faire preuve de souplesse, il avait recours à Jean Chrétien.

Mais, si Chrétien veut devenir chef du Parti libéral, il va falloir qu'il se montre sous son vrai jour. Pour le moment, on ne connaît que le disciple de Trudeau. Il devra dévoiler à la grandeur du pays ses positions bien à lui. C'est lui seul qui va faire qu'il sera chef ou non, qu'il va devenir premier ministre ou non. Il ne doit pas continuer nécessairement les politiques de Trudeau, tout comme ce dernier n'avait pas chausssé fidèlement les bottes de Pearson. C'est tout un défi à relever.

John TURNER

— C'est un homme que l'on perçoit d'une manière bien différente selon qu'on discute avec lui autour d'une table ou au caucus. Il y a une nette différence de perception selon que tu regardes un politicien à la télévision ou que tu travailles auprès de lui.

Moi, j'ai été fidèle à John Turner jusqu'à la dernière limite parce que c'était un chef ouvert. Il est assuré-

ment comme tous les autres chefs de parti : il veut faire le mieux possible ce qu'il doit faire. Il a une belle personnalité, mais son message ne passe pas facilement. Pourtant, lors de la dernière campagne électorale, il avait éclipsé Mulroney en portant le débat sur le libre-échange, mais le succès fut de courte durée. C'est un chef envers qui j'ai toujours été loyal et avec qui j'ai aimé travailler.

Brian MULRONEY

— J'ai été très dur à son endroit, c'est certain. C'est sans doute le genre de politicien que j'aimais le moins et que j'aime encore le moins, que je ne *truste* pas dans ses propos. J'avais raison de ne pas le croire dans les dossiers des pensions de vieillesse ou des allocations familiales...

Mulroney ne constitue pas pour moi le genre de politicien susceptible de servir d'exemple à ceux qui espèrent faire une carrière en politique. Quand on lui pose des questions à la Chambre des Communes, j'ai l'impression qu'il surveille les caméras et qu'il s'inquiète plus de son image que de la véricité des réponses qu'il donne. [...]

Il n'a aucune vision du Canada de demain. Il marche selon les sondages, au pifomètre... Il se jettera sur la première mesure susceptible de lui faire gagner la prochaine élection. Il va appuyer une cause uniquement pour des raisons de ce genre. Les grandes orientations politiques ou les défis à relever, non... cela le dépasse.

Au cours des dernières années, il a enfourché le cheval du libre-échange, je crois, pour faire oublier tous les scandales de son parti. Il ne voulait pas qu'on parle des erreurs du gouvernement conservateur. C'est un peu tout le monde, je pense, qui ne lui fait pas confiance, qui ne croit pas en sa parole. Il est le seul responsable de cette situation.

**Une chandelle qui ne s'éteint pas au vent de la polémique**

**RÉPLIQUE**

Les comptes rendus de lecture sont instructifs dans la mesure où ils permettent une bonne compréhension et une éventuelle amélioration des ouvrages recensés.

Dans LE DEVOIR du 22 avril 1989 (« Jautard et les Lumières », p. D-3), M. Yvan Lamonde rend compte d'une manière surprenante de sa lecture de *Valentin Jautard (1736-1787), premier journaliste de langue française au Canada*, ouvrage que j'ai rédigé avec M. Jean-Paul de Lagrave (Ste-Foy, Le Griffon d'argile, 1989).

M. Lamonde parle du « prisonnier Jautard qui pourrait 44 mois dans les prisons de Haldimand ». La vie et la carrière de cet homme sont-elles ainsi définies ? L'emprisonnement de Jautard fut certes un moment important de sa vie, mais il est insuffisant pour le caractériser comme

journaliste. Or, notre ouvrage retrace bien plus l'oeuvre du journaliste que le malheur d'un prisonnier...

M. Lamonde met en doute l'identité de Jautard comme étant le « Spectateur tranquille ». Pourtant, ce point est établi par les textes 113 (p. 278) et 119 (p. 288), ainsi que par Michel Brunet (p. 60), Laterrrière (p. 31) et tous ceux qui ont parlé de Jautard, même M. Claude Galarneau (p. 76), auquel M. Lamonde se réfère par ailleurs.

M. Lamonde nous reproche de n'avoir pas été assez attentifs aux procédés littéraires du 18e s. Il « laisse croire » (pour reprendre ses termes) que Jautard était « à la fois destinataire et destinataire » de son courrier, mais il ne le « prouve » pas. Il dit que « laisser croire n'est pas prouver ». Mais à qui le dit-il ?

De même, M. Lamonde met en doute l'existence de l'Académie de Montréal. Pourquoi diable Montgol-

fier s'est-il ainsi acharné contre elle ? Ceci a été vérifié dans les archives, et on peut s'en convaincre en lisant, ainsi que des extraits de Claude Galarneau et Jules Léger que nous reproduisons (p. 75).

M. Lamonde nous accuse aussi de faire « ça et là » du prosélytisme. Pour preuves, il choisit notamment quatre mots tirés des 390 p. de l'ouvrage : « dut être » et « devint sûrement ». Cela n'est pas très convaincant. Par ailleurs, il y eut bien des centaines de personnes emprisonnées sous Haldimand en raison de leur sympathie pro-américaine : il suffit, comme nous l'avons fait (et nous le signalons dans notre livre) d'examiner ces listes dans les « Archives Haldimand » à Ottawa. M. Wallot lui-même atteste de l'influence profonde des idéaux révolutionnaires des Bostoniens sur les Canadiens dans l'ouvrage dont nous donnons la référence. C'est M. Hare

déclare qu'« avant 1790, il semble que le mouvement réformiste regroupe une partie importante de la bourgeoisie de langue anglaise et de langue française dans une lutte contre les éléments conservateurs et aristocratiques », et que « l'on constate l'importance de la presse dans la diffusion d'idées nouvelles à l'époque de la Révolution française », attestant ainsi l'influence des idéaux révolutionnaires sur la population canadienne. Quant à M. Galarneau, il affirme que « c'est dans l'officine [de

Flcury Mesplet] que se regroupe l'intelligentsia montréalaise de langue française » (*Dict. Biogr. du Canada*, vol. IV, p. 577). Chacune de nos affirmations a été soigneusement étayée sur des preuves archivistiques ou autres dont nous indiquons toujours la source; mais je suis tout prêt à apprendre de nouvelles choses... si l'on veut bien me les expliquer. Prosélytisme ? N'est-il pas plus juste de considérer notre ouvrage comme une tentative de rectifier une lecture imprécise de notre passé ? Ce livre

n'est pas sans faille, mais il ne pose-t-il justement pas les défauts que lui voit M. Lamonde.

Enfin, citant Jautard, M. Lamonde déclare : « Ma chandelle s'éteint. Bonsoir ». J'en suis navré pour lui. Moi, je dois continuer à travailler, en dépit des épreuves inutiles. Ma lumière ne brille pas comme certaines au firmament du haut savoir; j'espère seulement que le vent de la polémique ne l'éteindra pas trop tôt.

— Jacques G. Ruelland

**◆ Gilles Marcotte**

l'era jamais de littérature nationale en France.

La question qui se pose maintenant est de savoir si l'on a atteint quelque chose d'universel dans la littérature québécoise. « Oui, répond Gilles Marcotte, à travers le fond symboliste religieux, occupé par la culpabilité qu'on a toujours refoulé, mais qui ressort en littérature dans de grandes oeuvres comme dans celles de Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais et, surtout, par le grand texte *Le Mauvais Pauvre*, de Saint-Denis Garneau.

« Il faut bien voir qu'il n'y a pas de tradition du roman réaliste ici, poursuit-il. On pourrait même dire, à la rigueur, qu'il n'y a eu que quatre romanciers réalistes : Ringuet, Gabrielle Roy, Germaine Guèvremont et Roger Lemelin. Cela est dû au fait que le roman réaliste correspond à la structure mentale du XIXe siècle : industrialisation, instruction publique, découverte de la psychologie, etc. Nous n'étions pas là à ce moment et nous avons fait un rattrapage tellement rapide que nous avons passé par-dessus pour tomber de plain-pied dans le moderne, puisqu'on n'était pas entravé par une lourde tradition justement. Notre Révolution tranquille fut une danse de Saint-Guy invraisemblable où l'on a tout bazaré. Ce qui nous a donné, en littérature, une espèce de liberté parfois inquiétante, mais aussi de grands romanciers, tels que Réjean

Ducharme et Marie-Claire Blais, par exemple.

« Il n'y a pas plus de roman réaliste aujourd'hui. Michel Tremblay, Yves Beauchemin et Francine Noël ne tombent pas dans le réalisme. Ils proposent plutôt des contes fantastiques sur fond de réalité en faisant l'économie de la psychologie romanesque. Ce qui donne des oeuvres fortes et originales.

Pour Gilles Marcotte, la justification de la littérature se retrouve, finalement, dans l'amitié. La dernière partie de son essai témoigne à cet égard des relations privilégiées qu'a entretenues le lecteur avec quelques oeuvres d'écrivains ou de critiques majeurs : Octave Crémazie, Victor Barbeau, Claude Jasmin, Jacques Ferron, Jacques Brault, René Char, Rimbaud, Jacques Poulin, André Belleau et Réjean Ducharme. « L'amitié implique un rapport précaire d'égalité entre le lecteur et l'auteur qui sont constamment en relation intime. C'est un échange généreux.

La générosité est justement ce qui caractérise le plus Gilles Marcotte, comme lecteur et comme écrivain. En année sabbatique présentement, il a terminé un essai littéraire, dans lequel il compare les oeuvres de Réjean Ducharme et de Lautréamont, et un recueil de nouvelles qui sortira à l'automne prochain.

Et après avoir lu *Littérature et circonstances*, on peut retourner facilement à lui-même une affirmation de Gilles Marcotte au sujet d'André

Belleau : « L'essayiste est l'écrivain d'idées qu'on lit pour sa propre signature, quoi qu'il raconte, quelque domaine qu'il aborde. »

**◆ Prix Robert-Cliche**

naissance de l'autre Québec. Philippe Aubert de Gaspé dans les *Anciens Canadiens* et surtout Ringuet dans *Trente Arpents* lui ont servi de points de référence. « En m'opposant à eux, je me situais mieux. »

Rigueur du raisonnement mais aussi écriture sobre et sensible. Jean-Alain Tremblay défend le style minimal « pour évoquer le plus possible sans jamais s'apesantir. » « Le piège, ajoute-t-il, c'est la moralisation et le pathos. Si le lecteur veut porter un jugement, libre à lui; mais qu'il le fasse selon les valeurs de 1900. » Amateur d'histoire plutôt qu'historien, il regrette que les débats actuels dans la société québécoise manquent de perspective historique : « À la fin du siècle dernier, l'immigration était aussi importante mais on a surmonté le handicap. »

À Laura succédera donc Philomène, plus frêle mais plus habile. Jean-Alain Tremblay s'intéresse de près au cheminement de la pensée féminine et voue une grande estime à Mary Woolstonecraft, auteure de *A Vindication of Women Rights*. L'intérêt ne date pas d'hier. Quand il était enfant, il lisait déjà les *Châtelaines* que sa mère laissait traîner dans la maison.

**La femme définie**

QU'EST-CE QU'UNE FEMME ?

A.L. Thomas  
Diderot  
Madame d'Épinay  
Préface d'Elisabeth Badinter  
Paris, P.O.L., 1989, 194 pages.

JEAN-PAUL DE LAGRAVE

L'intérêt de cet ouvrage provient de l'actualité d'un débat entrepris au 18e siècle sur la définition de la femme. Comment les positions de A.L. Thomas, de Denis Diderot et de Louise d'Épinay, Elisabeth Badinter, dans une préface splendide (couvrant un quart du livre) nous donne

une synthèse de son engagement en faveur des libertés de la femme.

S'insérant dans la lignée des Poullain de la Barre, Louise d'Épinay, Condorcet et Simone de Beauvoir, E. Badinter rappelle « l'essentielle similitude des unes et des autres » et réclame justice, c'est-à-dire « l'égalité des droits et des conditions ».

« Le débat relancé par Thomas au siècle des Lumières, écrit l'historienne, nous interpelle tous. Mais nul n'y participe innocemment. » En effet, « la définition de la femme est lourde de conséquences psychologiques et sociales, morales et politi-

ques. Selon que l'on accorde la prééminence à la nature et à la physiologie ou à la culture et à l'éducation, c'est le statut des femmes qui change du tout au tout. Il n'y va pas seulement de leur bonheur et de leur destin, mais aussi, inséparables, du bonheur et du destin des hommes. »

Ceux et celles qui ont lu avec plaisir les biographies d'Émilie du Châtelet et de Condorcet, ne seront pas déçus par la réponse que donne Elisabeth Badinter, à travers ses commentaires, à une question de laquelle dépendent la sérénité de l'humanité et les progrès de la raison.

**NOUVELLE ÉDITION**

**GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC ET DU CANADA**

manuel de l'élève — 2<sup>e</sup> édition

**LIDEC ANNONCE POUR LE CONGRÈS DE LA SPGQ DE JUIN PROCHAIN:**

La parution d'une 2<sup>e</sup> édition de son manuel «GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC ET DU CANADA», pour la 3<sup>e</sup> année du secondaire.

Cette nouvelle édition du manuel fait suite aux recommandations des utilisateurs:

- mise à jour des statistiques;
- nouvelle cartographie;
- amélioration visuelle;
- nouveau format;
- reliure plus robuste;
- utilisation plus facile et plus pratique.

Manuel de l'élève  
ISBN-2-7608-45575

Le manuel sera accompagné:

- d'un cahier d'activités
- d'un guide pédagogique

LIDEC Inc.  
4350, avenue de l'Hôtel-de-Ville  
Montréal (Québec)  
H2W 2H5 — tél. (514) 843-5991

**NYZ**

C.P. 5247  
Succ. C  
Montréal  
H2X 3M4

Diffusion LOUGAROU  
514.326.1431

Collection «ALIBIS»

**Charlotte BOISJOLI**

80 p., 9,95\$

Collection «ÉTUDES ET DOCUMENTS»

**André VANASSE**

96 p., 9,95\$